



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM



Theodore Besterman gift

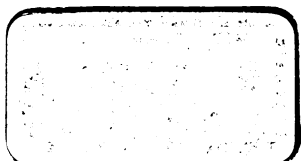
V3.E7.1779 (2)

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM



Theodore Besterman gift

V3.E7.1779 (2)





ERIPHILE

TRAGÉDIE.

Ex libris G. f. RAY

V3. E7 1777, (2)

ERIPHILE

TRAGÉDIE

DE

M. DE VOLTAIRE,

*Représentée par les Comédiens ordinaires du
Roi, le Vendredi 7 Mars 1732.*

Pièce que l'Auteur s'étoit opposé qu'elle fût imprimée
de son vivant.

PRIX 36 SOLS.



PARIS.

M. DCC. LXXIX.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE

PHYSICAL SCIENCES

AND

ASTRONOMY



1913

PHYSICAL SCIENCES

DISCOURS.

JUGES plus éclairés que ceux qui , dans Athènes ,
 Firent naître & fleurir les loix de Melpomène ;
 Daignez encourager des jeux & des écrits
 Qui , de votre suffrage , attendent tout leur prix :
 De vos décisions le flambeau saluaire
 Est le guide assuré qui mène à l'art de plaire.
 En vain , contre son juge , un auteur mutiné
 Vous accuse ou se plaint quand il est condamné :
 Un peu tumultueux , mais juste & respectable ,
 Ce tribunal est libre & toujours équitable.
 Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
 Trouver , par d'heureux traits , grace devant vos yeux ;
 Ils n'obtinrent jamais grace en votre mémoire :
 Applaudis sans mérite ; ils sont , chez vous , sans gloire :
 Et vous vous empressez seulement à cueillir
 Les fleurs que vous sentez qu'un moment va flétrir.
 D'un acteur quelquefois la séduisante adresse
 D'un vers dur & sans grace adoucit la rudesse :
 Des défauts embellis ne vous révoltent plus.
 C'est Baron qu'on aimait ; ce n'est pas Régulus.
 Sous le nom de Couvreur , Constance a pu paraître :
 Le public est séduit ; mais alors il doit l'être :
 Et , se livrant lui-même à ce charmant attrait ,
 Ecoute avec plaisir ce qu'il lit à regret.

Souvent vous démêlez , dans un nouvel ouvrage ,
 De l'es faux & du vrai le trompeur assemblage ;
 On vous voit tour-à-tour applaudir , réprover ;
 Et pardonner la chute à qui peut s'élever.
 Des fons fiers & hardis du théâtre tragique
 Paris court avec joie aux grâces du comique ;
 C'est là qu'il veut qu'un change & d'esprit & de ton ;
 Il se plaît au naïf , il s'égaie au bouffon :
 Mais il aime sur-tout qu'une main libre & sûre
 Trace , des mœurs du temps , la risette peinte ;
 Ainsi , dans le festin avant lui peut batus ,
 Molière , en se jouant , conduit à la vertu.
 Folâtrant quelquefois sous un habit grotesque ,
 Une muse descendant faux goût du basléfque :
 On peut , à ce caprice , en passant s'abaisser ;
 Mais moins pour applaudir que pour se délasser.
 Heureux les purs écrits que la sagesse anime ;
 Qui font rire l'esprit , qu'on aime & qu'on estime !
 Tel est , du Glorieux , le chaste & sage auteur :
 Dans ses vers épurés la vérité parle au cœur.
 Voilà ce qui nous plaît ; voilà ce qui nous touche :
 Et non ces froids bons mots dont l'honneur s'effrou-
 che :
 Insipide entretien des plus grossiers esprits ,
 Qui font naître à la fois le rire & le mépris.
 Ah ! qu'à jamais la scène , ou sublime ou plaisante ,
 Soit des vertus du monde une école charmante !
 Français , c'est dans ces lieux qu'on vous peint tout-
 à-tour

La grandeur des héros , les dangers de l'amour :
 Souffrez que la terre aujourd'hui reparaîsse :
 Que , d'Eschyle au tombeau , l'audace ici renaisse.
 Si l'on a trop osé , si dans nos faibles chants
 Sur des toits trop hardis nous montons nos accens ,
 Ne découragez point un effort téméraire :
 Eh ! peut-on trop oser , quand on cherche à vous
 plaire ?

Daignez vous transporter dans ces temps , dans ces
 lieux ,

Chez les premiers humains vivans avec les Dieux ;
 Et que votre raison se ramène à des fables
 Que Sophocle & la Grèce ont rendu vénérables.
 Vous n'aurez point ici ce poison si flatteur
 Que la main de l'amour apprête avec douceur.
 Souvent , dans l'art d'aimer , Melpomène avilie
 Farda ses nobles traits du pinceau de Thalie :
 On vit des courtisans , des héros déguisés ,
 Pousser de froids soupirs en madrigaux usés.
 Non , ce n'est point ainsi qu'il est permis qu'on aime :
 L'amour n'est excusé que lorsqu'il est extrême.
 Mais ne vous plairiez-vous qu'aux fureurs des amans ?
 A leurs pleurs , à leur joie , à leurs emportemens ?
 N'est-il point d'autres coups pour ébranler une ame ?
 Sans les flambeaux d'amour , il est des traits de flamme :
 Il est des sentimens , des vertus , des malheurs
 Qui , d'un cœur élevé , savent tirer des pleurs :
 Aux sublimes accens des chantres de la Grèce ,
 On s'attendrit en homme ; on pleure sans faiblesse.

Mais pour suivre les pas de ces premiers auteurs,
 De ce spectacle utile illustres inventeurs,
 Il faudrait pouvoir joindre, en sa fougue tragique;
 L'élégance moderne avec la force antique;
 D'un œil critique & juste il faut l'examiner;
 Se corriger cent fois, ne se rien pardonner;
 Et, foi-même avec fruit se jugeant par avance,
 Par ses sévérités gagner votre indulgence.

P E R S O N N A G E S.

ERIPHILE, reine d'Argos.

THÉANDRE, ministre de la Reine.

ALCMÉON, inconnu, devenu commandant sous
 Hermogide.

LE GRAND-PRETRE de Jupiter.

HERMOGIDE, prétendant au trône d'Argos.

ZÉLONIDE, confidente de la Reine.

POLÉMON, confident de la Reine.

EUPHORBE, confident d'Hermogide.

Suite d'Argiens.

*La Scène est à Argos, dans le vestibule du temple
 de Jupiter.*



ERIPHIÉ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE & sa suite, THÉANDRE.

A LE GRAND-PRETRE.
ALLEZ, ministres saints; annoncez à la terre
La justice du ciel, & la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs soient parés.
Dieux, protégez Argos... Théandre demeurez.
Vous voyez que, des Dieux, la sagesse éternelle
A béni de vos soins la piété fidelle.
Alcméon désormais est le soutien d'Argos : *

Refranchement.

* Cet enfant, par mes mains à la mort arraché,
Ce présent des destins, chez vous long-temps caché,
Par des exploits sans nombre aujourd'hui justifie
L'œil perçant * des Dieux qui veille sur sa vie.

* Il faudrait, pour la mesure, l'œil pénétrant.

La victoire a suivi le char de ce héros ;
 Et lorsque devant lui deux rois vaincus fléchissent,
 De sa gloire sur vous les rayons réjaillissent :
 Alcénéon dans Argos passe pour votre fils.

T H É A N D R E.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
 Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
 Je m'indigne en secret de son dessein sévère.
 J'ose accuser, des Dieux, l'irrévocable loi
 Qui le fit naître esclave avec l'amé d'un roi :
 Qui se plut à produire au sein de la bassesse
 Le plus grand des héros dont s'honora la Grèce.

L E G R A N D - P R Ê T R E.

Aux yeux des immortels, & devant leur splendeur,
 Il n'est point de bassesse ; il n'est point de grandeur :
 Le plus vil des humains, le roi le plus auguste,
 Tout est égal pour eux ; rien n'est grand que le juste.
 Quels que soient les atours ; les destins aujourd'hui,
 De leurs ordres sacrés, se reposent sur lui.
 Songez à cet oracle, à cette loi suprême
 Que la reine autrefois a reçu des Dieux même.
 » Lorsqu'en un même jour deux rois seront vaincus,
 » Tes mains prépareront un second hyménée :
 » Ces temps, ce jour affreux, feront la destinée
 » Et des peuples d'Argos & du sang d'Inachus.
 Ce jour est arrivé : votre élève intrépide
 A vaincu les deux rois de Pilos & d'Élide ;
 Et l'hymen d'Eriphile est déjà déclaré.
 Vous, si du dernier roi le nom vous est sacré,

D'Amphiarus encor si vous aimez la gloire ,
 Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire ,
 Dans le cœur d'Alcméon gravez ces sentimens :
 Qu'il soit juste , il suffit. Mais tremblez. . . .

T H É A N D R E.

Dieux puissans ,

Que nous annoncez-vous !

LE GRAND-PRETRE.

Voici le jour peut-être

Qui va rédemander le sang de votre maître :

La vengeance implacable , & qui marche à pas lents ,
 Descend du haut des cieux , après plus de quinze ans :
 Il faut d'Amphiarus venger la mort funeste. *
 Dans une obscure nuit les Dieux cachent le reste.

* Mais gardez qu'Alcméon , par une audace vaine ,
 Combatte ici les Dieux , & s'unisse à la reine.

T H É A N D R E.

Qui , lui , qui d'Eriphile est le plus ferme appui !

LE GRAND-PRETRE.

Puisse à jamais le Ciel la séparer de lui !

T H É A N D R E.

A quelle horreur encor faut-il donc nous attendre !
 Quoi , des Dieux sur Argos le courroux va descendre !
 Dieux , est-ce là ce jour marqué par vos bienfaits !

LE GRAND-PRETRE.

Jamais jour ne fut plus terrible aux forfaits.
 Il faut d'Amphiarus venger la mort funeste :
 C'est tout ce que je fais ; } les Dieux cachent le reste ;
 Aux peuples aveuglés

T H É A N D R E.

Il n'est donc que trop vrai ; ce prince infortuné ,
 Ce grand Amphiarus , put être assassiné !
 Quoi, sa femme elle-même aurait pu... ! La barbare !
 Hélas ! quand des bons rois le ciel toujours avare
 A ses tristes sujets ravit Amphiarus ,
 Il m'en souvient assez , un murmure confus ,
 Quelques secrètes voix , que je croyais à peine ,
 Accusaient de sa mort Hermogide & la reine !
 Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
 Dans la nuit qui couvrait ce mystère odieux ?
 Nos timides soupçons ont tremblé de paraître :
 Ce bruit s'est dissipé.

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel l'a fait renaître.

La vérité terrible , avec des yeux vengeurs ,
 Vient sur l'aile du temps ; & lit au fond des cœurs :
 Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
 Où , dans l'impunité , s'était caché le crime.

T H É A N D R E.

O mon maître , ô grand roi , lâchement égorgé ,
 Je mourrai satisfait si vous êtes vengé ! *

* Qu'avec étonnement cependant je contemple
 Les couronnes de fleurs dont vous parés le temple !
 La publique allégresse ici parle à mes yeux
 Du bonheur de la terre & des faveurs des Dieux.

LE GRAND-PRETRE.

La Grèce ainsi l'ordonne ; & voici la journée
 Que , pour ce nouveaux choix , elle a déterminée.

LE GRAND-PRETRE.

Comment dois-tu finir, solennelle journée,
 Que le destin fixa pour ce grand hyménée?
 Hermogide, & les rois les illustres rivaux
 Qui briguaient cet hymen & désolaient Argos,
 Dans une ombre de paix ont assoupi leur haine :
 Ils ont remis leur sort à la voix de la reine :
 Elle doit en ces lieux disposer de sa foi,
 Se choisir un époux, & nous donner un roi.

Hermogide & les rois d'Elide & de Pilos,
 Qui briguaient cet hymen & désolaient Argos,
 Suspendant aujourd'hui leur discorde & leur haine,
 Ont remis leurs destins à la voix de la reine :
 Elle doit en ces lieux disposer de sa foi :
 Se choisir un époux, & nous donner un roi.

THÉANDRE.

O ciel, souffririez-vous que le maître Hermogide
 Reçût ce noble prix d'un si lâche homicide !

LE GRAND-PRETRE.

La Reine hésite encore ; & craint de déclarer
 Celui que, de son choix, elle veut honorer :
 Mais, quel que soit enfin le dessein d'Eriphile,
 Les temps sont accomplis ; son choix est inutile.

THÉANDRE.

Pour un hymen, grands Dieux, quel étrange appareil !
 Ce matin, dévancé le retour du soleil,
 J'ai vu dans ce palais la garde redoublée :
 La Reine était en pleurs, interdite, troublée ;
 Dans son appartement elle n'osait rentrer :
 Une secrète horreur semblait la pénétrer :
 Elle invoquait les Dieux ; & , tremblante, éperdue,
 De son premier époux embrassait la statue.

Le verrez-vous, mes yeux ! verrez-vous Hermogide
 Succéder au héros dont il fut l'homicide !
 Puisse un plus heureux choix, puisse un roi vertueux
 Détourner le tonnerre & désarmer les Dieux !
 Mais, hélas, des destins interprète sévère,
 Je serai malgré moi ministre de colère !

THÉANDRE.

Nul ne fait, de son cœur, les secrets sentimens ;
 Mais un trouble inconnu l'agite à tous momens.
 Ce matin, dans ces lieux, défolée, éperdue,
 Elle a d'Amphiarus embrassé la statue :
 Dans son appartement elle a fait sentir
 Une secrète horreur semblait la pénétrer
 Tel est des criminels le parrage effroyable.
 Ciel, qu'elle doit souffrir, si son cœur est coupable !

LE GRAND-PRETRE.

Bientôt de ces horreurs vous serez éclairci :
 Suivez-moi dans le temple.

THÉANDRE.

Ah, seigneur, la voisi.

S C E N E II.

ERIPHILE, Suite, ZÉLONIDE, LE GRAND-
PRETRE, THÉANDRE.

(*Eriphile paroît pleine d'horreur & de tristesse.*)

P RINCESSE, rappelez votre force première ;
Que vos yeux sans frémir s'ouvrent à la lumière.

ERIPHILE.

Ah, Dieux !

ZÉLONIDE.

Puissent les Dieux dissiper votre effroi !

ERIPHILE au Grand-prêtre.

Eh quoi, ministre saint, vous fuyez devant moi !

Demeurez ; secourez votre reine éperdue :

Ecartez cette main sur ma tête étendue ;

Un spectre épouvantable en tous lieux me poursuit :

Les Dieux l'ont excité de l'éternelle nuit :

Je l'ai vu ; ce n'est point une erreur passagère

Que produit, du sommeil, la vapeur meslangère :

Le sommeil, à mes yeux refusant ses douceurs,

N'a point sur mon esprit répandu des horreurs.

Je l'ai vu, je le vois ; cette image effrayante

A mes yeux effrayés demeure encor présente,

Du sein de ces tombeaux de cent rois mes aïeux

Il a percé l'abyme ; il marche dans ces lieux :

Les voiles malheureux qu'ici l'hymen m'apprête,
 Sanglans & déchirés, semblaient couvrir sa tête ;
 Et cachaient son visage à mon œil alarmé :
 D'un glaive étincelant son bras était armé :
 J'entends encor ses cris & ses plaintes funestes.
 Vous, confident sacré des volontés célestes ,
 Répondez : quel est dont ce fantôme cruel ?
 Est-ce un dieu des enfers , ou l'ombre d'un mortel ?
 Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
 Dont le ciel sépara l'enfer & la lumière ?
 Les mânes des humains , malgré l'arrêt du sort ,
 Peuvent-ils revenir du séjour de la mort ?

LE GRAND-PRETRE.

Oui ; du ciel quelquefois la justice suprême
 Suspend l'ordre éternel établi par lui-même :
 Il permet à la mort d'interrompre ses loix ,
 Pour l'effroi de la terre & l'exemple des rois.

ERIPHILE.

Hélas , lorsque le ciel à vos autels m'entraîne ,
 Et d'un second hymen me fait subir la chaîne ,
 M'annonce-t-il la mort , ou défend-il mes jours ?
 S'arme-t-il pour ma perte , ou bien pour mon secours ?
 Que veut cet habitant des ténébreux abîmes ?
 Que vient-il m'annoncer ?

LE GRAND-PRETRE sortant.

Il vient punir les crimes.

SCENE

SCÈNE III.

ERIPHILE, ZÉLONIDE.

ERIPHILE.
QUELLE réponse, ô Ciel, & quel présage affreux !

ZÉLONIDE.

Ce jour semblait pour vous, des jours, le plus heureux :
Des tyrans de ces lieux l'audace est confondue :
Par les mains d'Alcméon la paix vous est rendue :
Ces princes qui briguaient l'empire & votre main , *
D'un mot de votre bouche , attendent leur destin.

ERIPHILE.

Le bras d'Alcméon seul a fait tous ces miracles.

ZÉLONIDE.

Le destin, à vos vœux, ne mettra plus d'obstacles.
Songez à votre gloire ; à tous ces rois rivaux ;
A l'hymen qui, pour vous, rallume ses flambeaux.

ERIPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes détestées !
Moi, porter aux autels des mains ensanglantées !

* Vous étiez libre enfin.

ERIPHILE.

La liberté, la paix,
Dans mon cœur déchiré ne rentreront jamais.

ZÉLONIDE.

Aujourd'hui cependant, maîtresse de vous même ,
Vous pouvez disposer de vous, du diadème.

B

Moi , choisir un époux ! Ce nom cher & sacré ,
 Par ma faiblesse horrible , est trop déshonoré .
 Qu'on détruise à jamais ces pompes solennelles .
 Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles ?
 Je ne puis ,

Z É L O N I D E .

Rassurez votre cœur éperdu :

Hermogide bientôt

E R I P H I L E .

Quel nom prononces-tu !

Hermogide , grands Dieux ! Lui , de qui la furie
 Empoisonna le cours de ma fatale vie !
 Hermogide ! Ah , sans lui , sans les { barbares } feux ,
 { coupables }
 Mon cœur , mon triste cœur , eût été vertueux !

Z É L O N I D E .

Quel trouble vous saisit , quel remords vous tourmente ?

E R I P H I L E .

Pardonne , Amphiarus , pardonne , ombre sanglante !
 Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau :
 Je n'ai point , dans tes flancs , enfoncé le couteau :
 Je n'ai point consenti . . . Que dis-je , misérable !

Z É L O N I D E .

Quoi , vous ! . . . De quels forfaits êtes-vous donc cou-
 pable ?

E R I P H I L E .

Je n'ai pu jusqu'ici , r'avouer tant d'horreurs :
 Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs :
 Mais , hélas , qu'il en coûte à déclarer sa honte !

Z É L O N I D E .

Une douleur injuste , un vain effroi vous dompte .

La vertu la plus pure eût toujours tous vos soins :
Votre cœur n'aima qu'elle.

E R I P H I L E .

Il le voulais au moins.
Tu n'étais pas à moi lorsqu'un triste hyménée ,
Au sage Amphiarus , unit ma destinée ?

Z É L O N I D E .

Vous sortiez de l'enfance ; & de vos heureux jours
Seize printemps à peine avaient marqué le cours.

E R I P H I L E .

C'est cet âge fatal & sans expérience ,
Ouvert aux passions , faible , plein d'imprudence ,
C'est cet âge indiscret qui fit tout mon malheur.
Un traître avait surpris le chemin de mon cœur....
Hélas , qui l'aurait cru , que ce fier Hermogide
Race des demi-Dieux , forti du sang d'Alcide ,
Sous l'appas d'un amour si tendre , si flatteur ,
Des plus noirs sentimens cachât la profondeur !
On lui promit ma main. Ce cœur faible & sincère ,
Dans ses rapides vœux soumis aux loix d'un père ,
Trompé par son devoir , & trop tôt enflammé ,
Brûlait pour un barbare indigne d'être aimé :

* D'un autre hymén alors on m'imposa la loi :

On demande mon cœur ; il n'étoit plus à moi.

† Il fallut étouffer ma passion naissante ;

D'autant plus forte en moi , qu'elle étoit innocente :

Que la main de mon père avoit formé nos nœuds :

Que mon sort , en changeant , ne changeoit point mes feux :

Et que le fier devoir , armé pour me contraindre ,

Et, lorsqu'à l'oublier on voulut me contraindre;
 Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre.
 Amphiarus parut & changea mon destin :
 Il obtint de mon père & l'empire & ma main.

Les ayant allumés, eut peine à les éteindre.
 Cependant tu le fais; Athènes, Sparte, Argos;
 Envoyèrent à Thèbe un peuple de héros.
 Mon époux y courut. Le jaloux Hermogide
 S'éloigna sur ses pas des champs de l'Argolide.
 Je reçus ses adieux. O funestes momens,
 Cause de mes malheurs, source de mes tourmens!
 Je crus pouvoir lui dire, en mon désordre extrême;
 Que je serais à lui, si j'étais à moi-même.
 J'en dis trop, Zélonide; & faible que je suis,
 Mes yeux, mouillés de pleurs, expliquaient mes ennuis;
 De mes soupirs honteux je ne fus pas maîtresse;
 Même en le condamnant, je flattais sa tendresse.

Autre changement.

† Ma passion naissante aveuglait ma jeunesse :
 D'autant plus malheureuse, hélas dans ma faiblesse;
 Que mon cœur abusé se sentait prévenu
 Pour un indigne amour * qu'il avait mal connu :
 Et qu'ingrate à l'époux qui seul m'aurait dû plaire
 Il me fallut combattre un amour adultère !
 Objet de mes remords, objet de ma pitié,
 Demi-Dieu, dont je fus la coupable moitié;
 ‡ Pourquoi, quand tu partis, quand le traître Hermogide
 Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
 Pourquoi le vis-je alors, trop faible que je suis !

Autre.

‡ Hélas, quand tu partis, guidé par ton audace,
 Lorsqu'Hermogide à Thèbe accompagna ta trace;
 Pourquoi le vis-je, &c.

* Il faut, je crois, *amant*.

Je l'armai dans ces lieux de ce fer redoutable,
 Ce fer sacré des rois, dont une main coupable
 Osa depuis.... Hélas, en lui donnant ma foi,
 Je lui devais un cœur, il n'était plus à moi!
 Ingrate à ce héros, qui seul m'aurait dû plaire,
 Je portai dans ses bras une amour étrangère.
 Objet de mes remords, objet de ma pitié,
 Demi-Dieu, dont je fus la coupable moitié,
 Quand tu quittas ces lieux, quand le traître Hermogide
 Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
 Je l'avoue, il est vrai, je ne dûs pas le voir,
 Et dûs mieux écouter la loi de mon devoir :
 Je dûs cacher au moins ma coupable faiblesse.
 Mon front mal déguisé fit parler ma tendresse :
 J'avouais ma défaite, en pensant triompher :
 J'allumais son espoir, que je crus étouffer.
 L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame,
 De son fatal amour, empoisonnait la flamme :
 Il entrevit le trône ouvert à ses désirs :
 Il expliqua mes pleurs, mes discours, mes soupirs,
 Comme un ordre secret que ma timide bouche
 Hésitait de prescrire à sa rage farouche....
 Je r'en ai dit assez.... & mon époux est mort. *

Z É L O N I D E.

Le roi, dans un combat, vit terminer son sort.

E R I P H I L E.

Argos le croit ainsi ; mais une main impie ,

* Enfin le Roi périt, & j'ai causé sa mort.

Ou plutôt ma faiblesse, a terminé sa vie :
 Hermogide en secret l'immola sous ses coups.
 Le cruel, tout couvert du sang de mon époux,
 Vint, armé de ce fer instrument de sa rage, *
 Qui des droits à l'empire était l'auguste gage ;
 Et d'un assassinat pour moi seule entrepris,
 Au pied de nos autels, il demanda le prix.
 Grands Dieux, qui m'inspirez mes remords légitimes,
 Mon cœur, vous le savez, n'est point fait pour les crimes ;

Il est né vertueux ! Je vis avec horreur
 Le coupable ennemi qui fut mon séducteur.
 Je détestai { le trône } & { l'amour } & la vie.
 { l'amour } { l'empire }

Z É L O N I D E.

Eh, ne pouviez-vous pas punir sa barbarie ?
 Etiez-vous sourde au cri de ce sang innocent ?

E R I P H I L E.

Celui qui le versa fut toujours trop puissant :
 Et son habileté, secondant son audace :
 De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
 Je ne fus que pleurer, me taire & le haïr :
 Mais le ciel à l'instant s'arma pour me punir.
 La main des Dieux, sur moi toujours appesantie,
 Opprima mes sujets, persécuta ma vie.
 Les princes de Serra, d'Elide & de Pilos,
 Se disputaient mon cœur & l'empire d'Argos.

* *Étalant* à mes yeux son crime & sa tendresse,
 Vint comme à sa complice *étaler* sa promesse.

De nos chefs divisés les brigues & les haines .
 De l'état qui chancelle embarassoient les rênes :
 Plus terrible qu'eux tous , plus grand , plus dangereux ,
 Sûr de ses droits au trône , & fier de ses aïeux ,
 Mêlant à ses forfaits la force & le courage ,
 Et brigant à l'envi ce sanglant héritage ,
 Le barbare Hermogide a disputé contre eux
 Et le prix de son crime , & l'objet de ses feux .
 Sur mon hymen alors , sur le sort de la guerre ,
 Je consultai la voix du maître du tonnerre :
 A sa divinité , dont ces lieux sont remplis ,
 J'offris en frémissant mon encens & mes cris .
 Sans doute tu l'appris cet oracle funeste ;
 Ce triste avant-coureur du châtiment céleste ;
 Cet oracle me dit de ne choisir un roi
 Que quand deux rois vaincus fléchiraient devant moi :
 Mais qu'alors , d'un époux vengeant le sang qui crie ,
 Mon fils , mon propre fils , m'arracherait la vie .

Z É L O N I D E .

Juste ciel , eh , que faire en cette extrémité !

E R I P H I L E .

Jamais mon triste cœur ne fut plus tourmenté .
 Je chérissais mon fils ; la crainte & la tendresse
 De mes sens défolés partageaient la faiblesse :
 Mon fils me consolait de la mort d'un époux ;
 Mais il falloit le perdre ou mourir par ses coups .
 Trop de crainte peut-être , & trop de prévoyance ,
 M'ont fait injustement éloigner son enfance :
 Je n'osais ni trancher ni sauver ses destins :

J'abandonnai son sort à d'étrangères mains :
 Il mourut pour sa mère , & ma bouche infidelle
 De son trépas ici répandit la nouvelle.
 Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels....
 Quelle perte , grands Dieux , & quels destins cruels !
 Jôte à mon fils le trône , à mon époux la vie ;
 Et ma seule faiblesse a fait ma barbarie.
 Zélonide , à tes yeux mon sort est dévoilé.
 Tu vois de quelle horreur mon esprit est troublé.
 Alcméon , sur deux rois , remporte la victoire ;
 Mon hymen , de ce jour , doit signaler la gloire :
 Mais les feux préparés pour cet hymen nouveau
 Vont éclairer ma mort & parer mon tombeau.

SCENE IV.

ERIPHILE , ZÉLONIDE , POLÉMON.

ERIPHILE.

EH bien , cher Polémon , que venez-vous me dire ?

POLÉMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de { ^{cet} tout l' } empire :
 Son sort dépend de vous : le don de votre foi
 Fait la paix de la Grèce & le bonheur d'un roi.
 Ce long retardement à vous-même funeste ,
 De nos divisions peut ranimer le reste.
 Euriale & Tidée , & ces rois repoussés ,
 Vaincus par Alcméon , ne sont point terrassés :
 Dans Argos , incertain quel roi sera son maître ,

Hermogide est puissant , son parti peut naître :
 Il se plaint , il murmure ; & , prompt à s'alarmer ,
 Bientôt , malgré vous-même , il le pourroit nommer.
 Veuve d'Amphiarus , & digne de ce titre ,
 De ces grands différends & la cause & l'arbitre
 Reine , daignez d'Argos accomplir les souhaits :
 Que le droit de régner soit un de vos bienfaits ;
 Que votre voix décide ; & que cet hyménée
 De la Grèce & de vous règle la destinée.

E R I P H I L E .

Pour qui penche ce peuple ?

P O L É M O N .

Il attend votre choix :

Mais on fait qu'Hermogide est du sang de nos rois :
 Du souverain pouvoir il est dépositaire :
 Cet hymen à l'Etat semble être nécessaire.

E R I P H I L E .

On veut que je l'épouse , & qu'il soit votre roi ?

P O L É M O N .

Madame , avec respect on suivra votre loi :
 Prononcez , un seul mot réglera nos hommages.

E R I P H I L E .

Mais , du peuple , Hermogide a-t-il tous les suffrages ?

P O L É M O N .

S'il faut parler , madame , avec sincérité ;
 Ce prince est , dans ces lieux , moins cher que redouté
 On croit qu'à son hymen il vous faudra souscrire :
 Mais , madame , on le croit plus qu'on ne le désire.



ERIPHILE.

Alcméon ne vient point : l'a-t-on fait avertir ?

POLÉMON.

Déjà du camp , Madame , il aura dû partir.

ERIPHILE.

Ce n'est qu'en sa vertu que j'ai quelque espérance :

Puisse-t-il , de sa reine , embrasser la défense !

Puisse-t-il me sauver de tous mes ennemis !

O Dieux de mon époux , & vous , Dieux de mon fils ,

Prenez de cet état les rênes languissantes !

Remettez-les vous même en des mains innocentes !

Ou , si dans ce grand jour il faut me déclarer ,

Conduisez donc mon cœur , & daignez m'inspirer !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCMÉON, THÉANDRE.

THÉANDRE.

ALCMÉON, j'ai pitié de voir tant de faiblesse :
L'erreur qui vous séduit , la douleur qui vous presse ,
De vos désirs secrets l'orgueil présomptueux
Eclate malgré vous & parle dans vos yeux ;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offensée
Ne punit , de vos vœux , la fureur insensée.
Qui, vous ! jeter sur elle un œil audacieux !
Vous cherchez à vous perdre. Ah , jeune ambitieux ,
Faut-il vous voir ôter , par vos fougueux caprices ,
L'honneur de vos exploits ; le fruit de vos services :
Le prix de tant de sang versé dans les combats !

ALCMÉON.

Cher ami , pardonnez : je ne me connais pas....
La reine , oui je l'avoue ; oui , sa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards discrets
L'erreur de mon jeune âge & mes troubles secrets.
Je vous dirai bien plus : l'aspect du diadème
Semble emporter mon ame au-delà de moi-même.

L'ignore pour quel roi mon bras a triomphé.
 Mais, pressé d'un dépit avec peine étouffé,
 A mon cœur étonné c'est un secret outrage
 Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage :
 Que le trône ébranlé dont je fus le rempart
 Dépende d'un coup d'œil ; ou se donne au hasard.
 Que dis-je , hélas , peut-être est-il le prix du crime !
 Mais non ; n'écoutons point le transport qui m'anime :
 Bannissons loin de moi ce funeste soupçon
 Qui règne en mon esprit , & trouble ma raison.
 Ah , si la vertu seule , & non pas la naissance ! . . .

T H É A N D R E.

Ecoutez : J'ai moi-même élevé votre enfance :
 Souffrez-moi quelquefois , généreux Alcmeon ,
 L'autorité d'un père aussi bien que le nom.
 Vous passez pour mon fils : la fortune sévère ,
 Inégale en ses dons , pour vous marâtre & mère ,
 De vos jours conservés voulut mêler le fil
 De l'éclat le plus grand & du sort le plus vil.
 J'ai , d'un secret profond , couvert votre origine :
 Mais vous la connaissez : & cette ame divine ,
 Du haut de sa fortune , & parmi tant d'éclat ,
 Devrait baisser les yeux sur son premier état.
 Gardez que quelque jour cet orgueil téméraire
 N'attire sur vous-même une triste lumière ;
 N'éclaire enfin l'envie ; & n'offre à l'univers ,
 Sous vos lauriers pompeux , la honte de vos fers.

A L C M É O N :

Ah , c'est ce qui m'accable , & qui me désespère

Il faut rougir de moi , trembler au nom d'un père ;
 Me cacher par faiblesse aux moindres citoyens ;
 Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.
 Préjugé malheureux , éclatante chimère ,
 Que l'orgueil inventa , que le faible révère ;
 Par qui j'ai vu languir le mérite abattu
 Aux pieds d'un prince indigne ou d'un grand sans vertu !
 Les mortels sont égaux : ce n'est point la naissance ,
 C'est la seule vertu qui fait leur différence :
 C'est elle qui met l'homme au rang des demi-Dieux :
 Et qui sert son pays n'a pas besoin d'aïeux :
 Princes , rois , la fortune a fait votre partage :
 Mes grandeurs sont à moi : mon sort est mon ouvrage ;
 Et ces fers si honteux , ces fers où je naquis ,
 Je les ai faits porter aux mains des ennemis.
 Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie :
 Il a , dans les combats , coulé pour la patrie.
 Je vois ce que je suis , & non ce que je fus ;
 Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

T H É A N D R E.

Alcméon , croyez-moi ; l'orgueil qui vous inspire ,
 Que je dois condamner , & que pourtant j'admire ;
 Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux ,
 En vous rendant si grand , vous fait trop malheureux.
 Pliez à votre état ce fougueux caractère *

* Quand vous seriez mon fils , que pourriez-vous prétendre ?...
 D'un sang peu glorieux le Ciel m'a fait descendre ;
 Et dans Corébe ou moi n'offre à votre fierté
 Que de l'ignominie ou de l'obscurité.

Qui , d'un brave guerrier , ferait un téméraire :
 C'est un des ennemis qu'il vous faut subjuguier :
 Né pour servir le trône , & non pour le briguer ,
 Sachez vous contenter de votre destinée :
 D'une gloire assez haute elle est environnée :
 N'en recherchez point d'autre . . . Eh , qui fait si les
 Dieux ,
 Qui , toujours sur vos pas ont attaché leurs yeux ,
 Qui , pour venger Argos & pour calmer la Grèce ,
 Ont voulu vous titer du sein de la bassesse ,
 N'ont point encor sur vous quelques secrets desseins !
 Peut-être leur vengeance est mise entre vos mains.
 Le sang de votre roi , dont la terre est fumante ,
 Elève encore au ciel une voix gémissante ;
 Sa voix est entendue ; & les Dieux aujourd'hui ,
 Contre les assassins se déclarent pour lui :
 Le Grand-prêtre déjà voit la foudre allumée ,
 Qui se cache à vos yeux dans les airs enfermée.
 Enfin que feriez-vous , si les arrêts du Ciel
 Vous pressaient de punir un monstre si cruel ?
 Si , chargé malgré vous de leur ordre suprême ,
 Vous vous trouviez entre eux & la reine elle-même ?
 S'il vous fallait choisir ?



SCENE II.

ALCMÉON, THÉANDRE, POLÉMON.

POLÉMON.

LA reine , en ce moment ,
Vous mande de l'attendre en cet appartement :
Elle vient. Il s'agit du salut de l'empire.

THÉANDRE.

Prête à choisir un roi , qu'aurait-elle à lui dire ?
D'Amphiaraus , ô Dieux , daignez vous souvenir !

ALCMÉON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

SCENE III.

ERIPHILE, ALCMÉON, ZÉLONIDE.

ERIPHILE

C'EST à vous , Alcméon ; c'est à votre victoire
Qu'Argos doit son bonheur , Eriphile sa gloire :
C'est par vous que , maîtresse & du trône & de moi ,
Dans ces murs relevés je puis choisir un roi.
Mais , prête à le nommer , ma juste prévoyance
Veut s'assurer ici de votre obéissance.
J'ai , de nommer un roi , le dangereux honneur :
Faites plus , Alcméon , soyez son défenseur.

A L C M É O N.

D'un prix trop glorieux ma vie est honorée :
 A vous servir, madame, elle fut consacrée ;
 Je vous devais mon sang ; & quand je l'ai versé ,
 Puisqu'il coulait pour vous je fus récompensé.
 Mais telle est de mon sort la dure violence ,
 Qu'il faut que je vous trompe ou que je vous offense.
 Reine, je vais parler. Des rois humiliés
 Briguent votre suffrage & tombent à vos pieds :
 Tout vous rit : que pourrais-je, en ce séjour tranquille,
 Vous offrir, qu'un vain zèle & qu'un bras inutile !
 Laissez-moi fuir des lieux où le destin jaloux
 Me ferait malgré moi trop coupable envers vous.

E R I P H I L E.

Vous, me quitter, ô Dieux ! Dans quel temps !

A L C M É O N.

Les orages.

Ont cessé de gronder sur ces heureux rivages :
 Ma main les écarta. La Grèce en ce grand jour ,
 Va voir enfin l'hymen, & peut-être l'amour ,
 Par votre auguste voix nommer un nouveau maître :
 Reine jusqu'aujourd'hui, vous avez pu connaître
 Quelle fidélité m'attachait à vos loix :
 Quel zèle inaltérable échauffait mes exploits ,
 J'espérais à jamais vivre sous votre empire :
 Mes vœux pourraient changer ; & j'ose ici vous dire
 Que cet heureux époux, sur le trône monté ,
 Eprouverait en moi moins de fidélité ;

Et

Et qu'un sujet soumis , 'dévoué , plein de zèle ,
Peut-être en d'autres lieux deviendrait un rebelle.

E R I P H I L E .

Vous me quitter ! * Faut-il , quand je vous donne un roi ,
Que les cœurs vertueux se détachent de moi !
Que craignez-vous ? Parlez ; il faut ne me rien taire.

A L C M É O N .

Je ne dois point lever un regard téméraire
Sur les secrets du trône , & sur les nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux :
Mais de ce jour enfin la pompe solennelle ,
De votre choix au peuple , annonce la nouvelle .
Ce secret dans Argos est déjà répandu .
Princesse , à cet hymen on s'étoit attendu .
Ce choix sans doute est juste , & la raison le guide : †
Mais je ne ferai point le sujet d'Hermogide .
Voilà mes sentimens : & mon bras aujourd'hui ,
Ayant vaincu pour vous , ne peut servir sous lui .
Punissez ma fierté , d'autant plus condamnable ,
Qu'ayant osé paraître elle est inébranlable .

E R I P H I L E .

Alcméon , demeurez . . . J'atteste ici les Dieux ;
Ces Dieux qui sur le crime ouvrent toujours les yeux ,

* Eh quoi , pouvez-vous donc penser
Qu'Eriphile hésitât à vous récompenser ?

† On ne s'étonne point que l'heureux Hermogide
L'emporte sur les rois de Pilos & d'Elide :
Il est du sang des Dieux & de nos premiers rois :
Puisse-t-il mériter l'honneur de votre choix !

C

Qu'Hermogide jamais ne fera votre maître.
Sachez que c'est à vous à l'empêcher de l'être :
Et contre ses rivaux , & sur-tout contre lui ,
Songez que votre reine implore votre appui.

A L C M É O N.

Qu'entends-je ! Ah , disposez de mon sang , de ma vie !
Que je meure à vos pieds , en vous ayant servie !
Que ma mort soit utile au bonheur de vos jours !

E R I P H I L E.

C'est de vous seul ici que j'attends du secours.
Allez ; assurez-vous des soldats dont le zèle
Se montre à me servir plus prompt & plus fidèle :
Que , de tous vos amis , ces murs soient entourés :
Qu'à tout événement leurs bras soient préparés.
Dans l'horreur où je suis , sachez que je suis prête
A marcher , s'il le faut , & mourir à leur tête.
Allez.

S C E N E I V.

E R I P H I L E , Z É L O N I D E.

Z É L O N I D E.

QUE faites-vous ? Quel est votre dessein ?
Que veut cet ordre affreux ?

E R I P H I L E.

Ah , je succombe enfin !
Dieux , comme en lui parlant mon ame déchirée ,
Par des nœuds inconnus , se sentait attirée !

De quels charmes secrets mon cœur est combattu !

Quel état ! Achevons ce que j'ai résolu.

Je le veux : étouffons ces indignes alarmes.

Z É L O N I D E.

Vous parlez d'Alcméon , & vous versez des larmes !

Que je crains qu'en secret une fatale erreur !...

E R I P H I L E.

Ah , que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur !

Il m'en a trop coûté : que ce poison funeste ,

De mes jours languissans , n'accable plus le reste !

Jours toujours malheureux , vous ne fûtes remplis

Qu'à pleurer mon époux , qu'à regretter mon fils :

Leur souvenir fatal à toutes mes promesses.....

Malheureuse , est-ce à toi d'éprouver des faiblesses !

Ce cœur plein d'amertume , est-il fait pour aimer !

Ah ! le seul Hermogide avait su me charmer.

Z É L O N I D E.

Pourquoi donc, à son nom, redoublez-vous vos plaintes ?

Pardonnez à mon zèle , & permettez mes craintes :

Songez que si l'amour décidait aujourd'hui.....

E R I P H I L E.

Non ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui :

Non , un Dieu plus puissant me contraint à me rendre :

L'amour n'est point si pur , l'amour n'est point si tendre ;

Non ; plus je m'examine , & plus j'ose approuver

Les sentimens secrets qui m'ont su captiver.

Ce n'est point par les yeux que mon ame est vaincue.

Ne crois pas qu'à ce point , de mon rang descendue ,

Ecoutant de mes sens le charme empoisonneur ,

Je donne à la beauté le prix de la valeur :
Je chéris la vertu ; j'aime ce que j'admire.

Z É L O N I D E.

Eh quoi, vous oseriez le nommer à l'empire ? *

E R I P H I L E.

Peut-être entre ses mains le sceptre étant remis
Deviendrait respectable à nos Dieux ennemis.
Mais une loi plus simple & m'éclaire & me guide :
Je chéris Alcméon, je déteste Hermogide ;
Et je vais rejeter en ce funeste jour,
Les conseils de la haine & la voix de l'amour.
Nature ; dans mon cœur si long-temps combattue,
Sentimens partagés d'une mère éperdue,
Tendre ressouvenir d'amour de mon devoir,
Reprenez sur mon ame un absolu pouvoir.
Moi, régner ! moi, bannir l'héritier véritable !
Le sceptre ensanglanté pèse à ma main coupable.
Réparons tout ; allons.... Et vous, Dieux, dont je sors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords !

Z É L O N I D E.

Madame, quelqu'un vient.

E R I P H I L E.

O Dieux, c'est Hermogide !

* Préférer à des rois un simple citoyen ?
Déshonorer le trône ?

E R I P H I L E.

Il en est le soutien :

Et le sang dont il est, fût-il plus vil encore,
Je ne vois point de rang qu'Alcméon déshonore.

S C E N E V.

ERIPHILE, HERMOGIDE, ZÉLONIDE,
EUPHORBE.

MADAME, je sens trop le transport qui vous guide :
Je vois que votre cœur fait peu diffimuler :
Mais les momens sont chers ; & je dois vous parler.
Souffrez de mon respect un conseil salutaire.
Votre destin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des sermens
Dictés par votre père , effacés par le temps :
Mon cœur , ainsi que vous , doit oublier , madame ,
Les jours infortunés d'une inutile flamme ;
Et je rougirais trop , & pour vous & pour moi ,
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un sentiment plus digne & de l'un & de l'autre
Doit gouverner mon sort & commander au vôtre.
Vos aïeux & les miens , les Dieux dont nous sortons ;
Cet état périssant , si nous nous divisons ;
Le sang qui nous a joints ; l'intérêt qui nous lie ,
Nos ennemis communs ; l'amour de la patrie ;
Votre pouvoir , le mien , tous deux à redouter ;
Ce sont là les conseils qu'il vous faut écouter .
Bannissez pour jamais un souvenir funeste :
Le présent nous appelle ; oublions tout le reste :
Le passé n'est plus rien. Maîtres de l'avenir ,

Le grand art de régner doit seul nous réunir.
 Les plaintes , les regrets , les vœux sont inutiles : *
 C'est par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
 Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour , †
 Qui naquit de la crainte & l'enfante à son tour ,
 Doit-il nous alarmer par tous ses vains prestiges !
 Pour qui ne les craint point il n'est point de prodiges.
 Ils sont l'appas grossier des peuples ignorans :
 L'invention du fourbe , & le mépris des grands.
 Pensez en roi , madame ; & laissez au vulgaire ,
 Des superstitions , le joug imaginaire.

E R I P H I L E.

Quoi , vous ! , ..

H E R M O G I D E.

Encore un mot , madame , & je me tais.
 Le seul bien de l'état doit remplir vos souhaits.
 Vous n'avez plus les noms & dépose & de mère ;
 Le ciel vous honora d'un plus grand caractère ;
 Vous réglez : mais songez qu'Argos demande un roi.
 Vous avez à choisir , vos ennemis ou moi :
 Moi , né près de ce trône ; & dont la main sanglante
 A soutenu quinze ans sa grandeur chancelante :
 Moi , dis-je , ou l'un des rois sans force & sans appui ,

* Et , pour un choix si grand , j'attends de vous , madame ,
 Les vertus d'un grand roi , non les pleurs d'une femme.

† Devons-nous redouter un fantôme odieux !
 Vivant , je l'ai vaincu ; mort , est-il dangereux !
 D'un œil indifférent voyons ces vains prodiges :
 Que peuvent contre nous les morts & leurs prestiges !

Que mon lieutenant seul a vaincus aujourd'hui.
 Je me connais ; je fais que , blanchi sous les armes ,
 Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes :
 Je fais que vos appas , encor dans leurs printemps ,
 Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans :
 Mais la raison d'état connoît peu les caprices :
 Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
 Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
 Vous connaissez mon rang , mes attentats , mes droits :
 Sachant ce que j'ai fait , & voyant où j'aspire ,
 Vous me devez , madame , ou la mort ou l'empire.
 Quoi, vos yeux sont en pleurs, & vos esprits troublés !...

E R I P H I L E.

Non , seigneur , je me rends : mes destins sont réglés :
 On le veut ; il le faut ; ce peuple me l'ordonne :
 C'en est fait ; à mon fort , seigneur , je m'abandonne.
 Vous , lorsque le soleil descendra dans les flots ,
 Trouvez-vous dans le temple avec les chefs d'Argos.
 A mes aïeux , à vous , je vais rendre justice ;
 Et prétends qu'à mon choix l'univers applaudisse :
 Et vous pourrez juger si ce cœur abattu
 Sait conserver la gloire & connaît la vertu.

H E R M O G I D E.

Mais , madame , voyez....

E R I P H I L E.

Dans mon inquiétude ,
 Mon esprit a besoin d'un peu de solitude :
 Mais , jusqu'à ces momens que mon ordre a fixés ,
 Si je suis reine encor , seigneur obéissez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.
DEMEURE. Ce n'est pas au gré de son caprice
 Qu'il faut que ma fortune & que mon sort fléchisse :
 Et je n'ai pas versé tout le sang de mes rois
 Pour dépendre aujourd'hui du hasard de son choix.
 Parle ; as-tu disposé cette troupe intrépide ;
 Ces compagnons hardis du destin d'Hermogide ?
 Contre la reine même osent-ils me servir ?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts seuls ils sont prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je saurai me sauver du reproche & du blâme
 D'attendre , pour régner , les bontés d'une femme.
 Je fus quinze ans sans maître à ne pas obéir :
 Le fruit de tant de soins est lent à recueillir ;
 Mais enfin l'heure approche ; & c'étoit trop attendre
 Pour suivre Amphiarus , ou régner sur sa cendre.
 Mon destin se décide : & , si le premier pas
 Ne m'élève à l'empire , il m'entraîne au trépas.
 Entre le trône & moi tu vois le précipice :
 Allons ; que ma fortune y tombe , ou le franchisse.

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

ENFIN donc voici l'heure où, dans le temple même,
La reine, avec sa main, donne le diadème !
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens sont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon, de sa part, flatte votre espérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh, qui choisir, que vous ! Cet empire aujourd'hui
Demande un bras puissant qui lui serve d'appui. . .
Que dis-je ! Vous aimez ; & jamais tant de flamme. . .

HERMOGIDE.

Moi ! Que cette faiblesse ait amolli mon ame !
Hermogide amoureux ! Ah, qui veut être roi,
Ou n'est pas fait pour l'être, ou n'aime rien que soi !
A la reine engagé, je pris sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
L'attention, le temps, savent si bien donner

Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner :
Le bandeau de l'amour & l'art trompeur de plaire ;
De mes vastes desseins, ont voilé le mystère :
Mais de tout temps, crois moi, la soif de la grandeur
Fut le seul sentiment qui régna dans mon cœur.

E U P H O R B E.

Tout vous portait au trône ; & les vœux de l'armée ,
Et la voix de ce peuple & de la renommée ,
Et celle de la reine en qui vous espériez.

H E R M O G I D E.

Par quels funestes nœuds nos destins sont liés !
Son époux & son fils, privés de la lumière ,
Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière ,
Quand la main de nos Dieux la ferma sous mes pas.
Je fais que j'eus les vœux du peuple & des soldats ;
Mais la voix de ces Dieux , ou plutôt de nos prêtres ,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut succomber aux superstitions , *
Qui sont bien plus que nous les rois des nations ;
Et le zèle aveuglé d'un peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras & que ma politique.

* Tel est l'esprit du peuple endormi dans l'erreur :
Un prodige apparent , un pontife en fureur ,
Un oracle , une tombe , une voix fanatique
Sont plus forts que mon bras & que ma politique :
Il fallut obéir aux superstitions ,
Qui sont bien plus que nous les rois des nations ;
Et, loin de les braver , *qui même* avec adresse
De ce peuple aveuglé caressa la faiblesse.

E U P H O R B E.

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit :
 Du trône devant vous le chemin s'applatit.
 Argos, par votre main fait à la servitude,
 Long-temps de votre joug prit l'heureuse habitude.
 Nos chefs seront pour vous.

H E R M O G I D E.

Je compte sur leur foi,
 Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.
 L'un d'eux, je l'avouerai, me trouble & m'importune :
 Son destin qui s'élève étonne ma fortune :
 Je le crains malgré moi.

E U P H O R B E.

Quoi, le jeune Alcmeon,
 Ce soldat qui vous doit sa grandeur & son nom ?

H E R M O G I D E.

Oui : ce fils de Théandre, & qui fut mon ouvrage ;
 Qui, sous moi, de la guerre a fait l'apprentissage ;
 Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
 Au bonheur qui le suit les a tous attachés.
 Par ses heureux exploits ma grandeur est ternie ;
 Son ascendant vainqueur impose à mon génie :
 Son seul aspect ici commence à m'alarmer :
 Je le hais d'autant plus qu'il fait se faire aimer :
 Que, des peuples séduits, l'estime est son partage :
 Sa gloire m'avilit & sa vertu m'outrage.
 Je ne fais, mais le nom de ce fier citoyen,
 Tout obscur qu'il est, semble égaler le mien :
 Et moi, près de ce trône où je dois seul prétendre,

J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.
 Mon crédit, mon pouvoir adoré si long-temps ;
 N'est qu'un colosse énorme ébranlé par les ans ,
 Qui penche vers sa chute ; & dont le poids immense
 Veut , pour se soutenir , la suprême puissance. *
 Mais du moins en tombant je saurai me venger.

E U P H O R B E.

Eh , que prétendez - vous ?

H E R M O G I D E.

Ne plus rien ménager :
 Déchirer , s'il le faut , le voile heureux & sombre
 Qui couvrit jusqu'ici mes projets de son ombre :
 Les justifier tous par un nouvel effort ;
 Par un triomphe illustre , ou la plus belle mort ;
 Et , dans le désespoir où je vois qu'on m'entraîne ,
 Ma fureur.... Mais on entre , & j'aperçois la Reine.

- * Crois-tu que d'Alcméon l'orgueil présomptueux
 Jusqu'à ce rang auguste osât porter ses vœux ?
 Penfes-tu qu'il aspire à l'hymen de la reine ?

E U P H O R B E.

Il n'aura point sans doute une audace si vaine.
 Mais , seigneur , cependant... savez-vous qu'aujourd'hui
 Eriphile en secret a vu Théandre & lui ?
 Qu'elle les a quittés les yeux baignés de larmes ?

H E R M O G I D E.

Tout m'est suspect de lui ; tout me remplit d'alarmes :
 Ce seul moment encore il faut la ménager :
 Dans un moment je règne , & je vais me venger ;
 Tout va sentir ici mon pouvoir & ma haine ;
 Je saurai Mais on entre , & j'aperçois la reine.

SCENE II.

ERIPHILE, ALCMÉON, HERMOGIDE,
POLÉMON, EUPHORBE,

Chœur des Argiens.

P O L É M O N .

OUI ; ce peuple , madame , & les chefs & les rois
Sont prêts à confirmer , à chérir votre choix ;
Et je viens en leur nom , présenter leur hommage
A votre heureux époux , leur maître & votre ouvrage.
Ce jour va , de la Grèce , assurer le repos.

E R I P H I L E

Vous , chefs qui m'écoutez ; & vous , peuples d'Argos ,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau souverain que ma main doit élire ,
Je n'ai point à choisir , je n'ai plus qu'à quitter
Un sceptre que mes mains n'auraient pas dû porter.
Votre maître est vivant ; mon fils respire encore.
Ce fils infortuné , qu'à sa première aurore ,
Par un trépas soudain , vous crutes enlevé ,
Par l'esclave Corébe en secret élevé ,
Fut porté , fut nourri dans l'enceinte sacrée ,
Dont le ciel à mon sexe a défendu l'entrée ;
Dans ces terribles lieux qu'ont souvent habité
Ces Dieux vengeurs , ces Dieux dont je tiens la clarté.
C'est là qu'avec Corébe enfermé dès l'enfance
Mon fils , de son destin , n'eut jamais connaissance.

Mon amour maternel , timide & curieux ,
 A cent fois sur sa vie interrogé les Dieux :
 Ou leur voix ma trompée , ou le prince respire.
 Je remets dans ses mains mes jours & mon empire.
 Je fais trop que le Dieu , maître éternel des Dieux ,
 Jupiter , dont l'oracle est présent en ces lieux ,
 Me prédit , m'assura que ce fils sanguinaire
 Porterait le poignard dans le sein de sa mère.
 Puisse aujourd'hui , grand Dieu , l'effort que je me fais
 Vaincre l'affreux destin qui l'entraîne aux forfaits !
 Oui , peuple , je le veux ; oui , le Roi va paraître :
 Je vais , à le montrer , obliger le Grand-prêtre :
 Ce secret au grand jour va briller aujourd'hui :
 J'ai fait chercher ce prince & Corébe avec lui.
 Dans l'état où je suis il n'est rien que je craigne :
 Qu'on me rende mon fils ; qu'il m'immole ; qu'il règne.

H E R M O G I D E .

Peuple , chefs , il faut donc m'expliquer à mon tour ;
 L'affreuse vérité va donc paraître au jour.
 Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure ,
 Cet enfant dangereux , l'horreur de la nature ,
 Né pour le parricide , & dont la cruauté
 Devait verser le sang du sein qui l'a porté ,
 Ce fils n'est plus : les Dieux ont prévenu son crime.

E R I P H I L E .

O ciel !

H E R M O G I D E .

En ces lieux même on frappa la victime :

Et Corébe & le prince ont ici leur tombeau : *
 Il fallut étouffer ce monstre en son berceau :
 A la reine , à l'état son sang fut nécessaire :
 Les Dieux le demandaient ; je servis leur colère :
 (*au peuple*)

Et , si ce sang coupable a coulé sous mes coups , **

* Il falloit étouffer ce monstre en son berceau : †
 Celui qui l'élevoit le suivit au tombeau :
 Dans leurs flancs malheureux je plongeai ce fer même
 Qu'Amphiarus reçut avec le diadème.
 La reine qui m'entend , & que je vois frémir ,
 Ne doit qu'à moi le jour qu'un fils dût lui ravir.
 Mais , après ce vœu nécessaire & funeste ,
 Il faut , de mon secret , vous déclarer le reste.
 Ce trône étoit à moi : ce rang des demi-Dieux ,
 Défendu par mon bras , fondé par mes aïeux ,
 Cent fois teint de mon sang , n'attend que moi pour maître :
 Issu du sang des rois , je vais périr ou l'être.
 Amis , suivez mes pas. J'attendrai mon destin
 Le diadème au front , & le fer à la main.

Autre leçon.

† Et le prince & Corébe ont ici leur tombeau :
 J'étouffai malgré moi ce monstre en son berceau ;
 J'enfonçai dans ses flancs cette royale épée
 Par son père autrefois sur moi-même usurpée ;
 Et , soit décret des Dieux , soit pitié , soit horreur ,
 Je ne pus de son sein tirer le fer vengeur.
 Sa dépouille sanglante , en mes mains demeurée ,
 De cette mort si juste est la preuve assurée.
 La reine , qui m'entend , & que je vois frémir ,
 Me doit au moins le jour qu'un fils dût lui ravir.

** Et vous , si vous osez douter de son destin ,
 Sachez que sa dépouille est encore en ma main.
 J'atteste mes aïeux , & le jour qui m'éclaire ,
 Que j'immolai le fils pour conserver la mère.

J'ai prodigué le mien pour la Grèce & pour vous :
 Argos m'en doit le prix : & , puisqu'il veut un maître ,
 Seul descendant des rois , je vais périr ou l'être .
 Je vous ai tous servis : ce rang des demi-Dieux ,
 Défendu par mon bras , fondé par mes aïeux ,
 Cent fois teint de mon sang , doit être mon partage :
 Je l'attendrai de vous , de moi , de mon courage ,
 De ces Dieux dont je fors & qui seront pour moi .
 Amis , suivez mes pas , & servez votre roi .

S C E N E III.

ERIPHILE , POLÉMON , ALCMÉON , Chœur.

E R I P H I L E .
OU suis-je ? De quels traits le cruel m'a frappée !
 Mon fils ne ferait plus ! Dieux , vous m'auriez trompée !
 (à Polémon)

Et vous , que j'ai chargé de rechercher son sort ? ...

P O L É M O N .

On l'ignore en ce temple ; & sans doute il est mort .

A L C M É O N .

Reine , c'est trop souffrir qu'un monstre vous outrage :
 Confondez son orgueil , & punissez sa rage :
 Tous vos guerriers sont prêts ; permettez que mon
 bras . . .

E R I P H I L E .

Es-tu lasse , fortune ; est-ce assez d'attentats !
 Chère ombre de mon fils . . . & toi cendre sacrée ,
 Cendre

Cendre de mon époux , de vengeance altérée ,
 Mânes sanglans , faut-il que votre meurtrier
 Règne sur votre tombe , & soit votre héritier !
 Le temps , le péril presse : il faut donner l'empire.
 Un Dieu , dans ce moment , un Dieu parle & m'inspire :
 Je cède. Je ne puis , dans ce jour de terreur ,
 Résister à la voix qui s'explique à mon cœur :
 C'est vous , maître des rois & de la destinée ,
 C'est vous qui me forcez à ce grand hyménée....
 Alcmon , de ces Dieux seconde le courroux....
 Seigneur..... vengez mon fils , & le trône est à vous.

A L C M É O N.

Grande reine , est-ce à moi que cet honneur inflige ? ..

E R I P H I L E.

Ah , quel roi dans la Grèce en serait aussi digne !
 Ils n'ont que des aïeux ; vous avez des vertus : *
 Ils sont rois ; mais c'est vous qui les avez vaincus.
 C'est vous que le ciel nomme , & vous m'allez défendre :
 C'est vous qui , de mon fils , allez venger la cendre.
 Peuple , voilà le roi si long-temps attendu ;
 Qui seul vous défendit ; qui seul vous était dû :
 Ce vainqueur de deux rois , prédit par les Dieux même :
 Qu'il soit digne à jamais de ce saint diadème :
 Que je retrouve en lui les Dieux qu'on m'a ravis ;
 Votre appui ; votre roi ; mon époux & mon fils !

* Et , près de vous , enfin que sont-ils à mes yeux ?
 Vous avez des vertus ; ils n'ont que des aïeux.
 J'ai besoin d'un vengeur , & non pas d'un vain titre :
 Régnez ; de mon destin soyez l'heureux arbitre.

SCENE IV.

ERIPHILE, ALCMÉON, POLÉMON,
THÉANDRE, Chœur.

THÉANDRE.
QUE faites-vous, madame; & qu'allez-vous résoudre?

Le jour fuit, le ciel gronde : entendez-vous la foudre ?
De la tombe du roi le pontife a tiré *

Un fer que sur l'autel ses mains ont consacré.

Sur l'autel à l'instant ont paru les furies :

Les flambeaux de l'hymen sont dans leurs mains impies.

Tout le peuple tremblant , dans la cendre couché,
Baisse un front immobile à la terre attaché.

ERIPHILE.

Jusqu'où veux-tu pousser ta fureur vengeresse ,

O ciel ! peuples, rentrez. Théandre, qu'on me laisse.

Quel juste effroi saisit mes esprits égarés !

Quel jour pour un hymen !

* Le temple en a tremblé ; l'autel en est détruit.

Amphiarus paraît : de l'éternelle nuit

Il vient couvert de sang ; il conduit les furies.



SCENE V.

ERIPHILE, ALCMÉON.

ERIPHILE.

AH, seigneur, demeurez !

Eh quoi, je vois les Dieux, les enfers, & la terre
Sélever tous ensemble, & m'apporter la guerre !
Mes ennemis, les morts, contre moi déchaînés,
Tout l'univers m'outrage, & vous m'abandonnez !

ALCMÉON.

Je vais périr pour vous ; ou punir Hermogide :
Vous servir, vous venger, vous sauver d'un perfide.

ERIPHILE.

Je vous faisais son roi ; mais hélas... mais, seigneur...
Arrêtez ; connaissez mon trouble & ma douleur :
L'effroi, la mort, le sang ; le crime m'environne :
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône :
J'ai cru même apaiser ces mânes en courroux ;
Ces mânes soulevés de mon premier époux.
Hélas, combien de fois, de mes douleurs pressée,
Quand le sort de mon fils accablait ma pensée,
Et qu'un léger sommeil venait enfin couvrir
Mes yeux trempés de pleurs & lassés de s'ouvrir,
Combien de fois les Dieux ont semblé me prescrire

* Voyez mon désespoir, & connoissez mon cœur.

D 2

De vous donner ma main, mon cœur & mon empire !
 Mais, dans ce même instant par eux déterminé,
 Où vous montez au trône à mon fils destiné,
 Le ciel & les enfers alarment mon courage :
 Je vois les Dieux armés condamner leur ouvrage :
 Et vous seul m'inspirez plus d'horreur & d'effroi
 Que le Ciel & les morts irrités contre moi.
 Je tremble en vous donnant ce sacré diadème :
 Ma bouche, en frémissant, prononce je vous aime :
 D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
 M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant ;
 Et, par un sentiment que je ne puis comprendre,
 Mêlé une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

A L C M É O N.

Quels momens ! quel mélange, ô Dieux qui m'écoutez,
 D'étonnement, de trouble, & de félicités !
 L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,
 Vos terreurs, vos bontés, la céleste colère,
 Tant de biens, tant de maux, me pressent à la fois,
 Que mes sens accablés succombent sous leur poids.
 Quoiqu'ébloui du rang que vos bontés m'apprêtent,
 C'est sur vos seuls dangers que mes regards s'arrêtent.
 C'est pour vous délivrer de ce péril nouveau,
 Que votre époux lui-même a quitté son tombeau.
 Vous avez, d'un barbare, entendu la menace :
 Où ne peut point aller sa criminelle audace !
 Souffrez qu'au palais même assemblant vos soldats,
 J'assure au moins vos jours contre ses attentats :

Que , du peuple étonné , j'appaise les alarmes :
Que , prêts au moindre bruit , mes amis soient en ar-
mes.

C'est en vous d'éfendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

E R I P H I L E.

Allez. Je vais au temple , où d'autres sacrifices
Pourront rendre les Dieux à nos vœux plus propices :
Ils ne recevront point d'un regard de courroux
Un encens que mes mains n'offriront que pour vous.

Fin du troisieme Acte.

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

A L C M É O N , T H É A N D R E.

T A L C M É O N.
 OUT est en sûreté ; le palais est tranquille ;
 Et je réponds du peuple & sur-tout d'Eriphile.

T H É A N D R E.

Pensez plus au péril dont vous êtes pressé :
 Il est rival & prince , & de plus offensé :
 Il songe à la vengeance ; il la jure ; il l'apprête.
 J'entends gronder l'orage autour de votre tête.
 Son rang lui donne ici des soutiens trop puissans ;
 Et ses heureux forfaits lui font des partisans.
 Cette foule d'amis , qu'à force d'injustices.....

A L C M É O N.

Lui des amis , Théandre ! Il n'a que des complices ,
 Plus prêts à le trahir que prompts à le venger :
 Des cœurs nés pour le crime & non pour le danger.
 Je compte sur les miens : la guerre & la victoire
 Nous ont long-temps unis par les nœuds de la gloire :
 Avant que tant d'honneurs sur ma tête amassés
 Trainassent après moi des cœurs intéressés :
 Ils sont tous éprouvés , vaillans , incorruptibles :

La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles.
 Leurs bras victorieux m'aideront à monter.
 A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.
 Mon courage a franchi cet intervalle immense
 Que met, du trône à moi, mon indigne naissance.
 L'hymen va me payer du prix de ma valeur :
 Je ne vois qu'Eriphile, un sceptre, & mon bonheur.

T H É A N D R E.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funestes
 Qu'étaient à vos yeux les vengeances célestes ?
 Ces tremblemens soudains, ces spectres menaçans,
 Ces morts, dont le retour est l'effroi des vivans ?
 D'une timide main ces victimes frappées
 Au fer qui les poursuit dans le temple échappées ?
 Ce silence des Dieux, garant de leur courroux ?
 Tout me fait craindre ici : tout m'afflige pour vous.
 Du ciel qui nous poursuit la vengeance obstinée
 Semble se déclarer contre votre hyménée.

A C T M É O N.

Mon cœur fut toujours pur, il honora les Dieux :
 J'espère en leur justice ; & je ne crains rien d'eux.
 De quel indigne effroi ton ame est-elle atteinte !
 Ah, les cœurs vertueux sont-ils nés pour la crainte !
 Mon orgueilleux rival ne saurait me troubler :
 Tout chargé de forfaits, c'est à lui de trembler.
 C'est sur ses attentats que mon espoir se fonde ;
 C'est lui qu'un Dieu menace : & , si la foudre gronde,
 La foudre me rassure ; & le ciel que tu crains,
 Pour le mieux écraser, la mettra dans mes mains.

THÉANDRÉ.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes ;
Et frappe quelquefois d'innocentes victimes.
Amphiarus fut juste ; & vous ne savez pas
Par quelles mains le ciel a permis son trépas.

ALCMÉON.

Hermogide ?...

THÉANDRÉ.

Souffrez que , laissant la contrainte ,
Seigneur , un vieux soldat vous parle ici sans feinte.

ALCMÉON.

Tu fais combien mon cœur chérit la vérité.

THÉANDRÉ.

Je connais , de ce cœur , toute la pureté.
Des héros de la Grèce imitateur fidèle ,
Vous jurez aux forfaits une guerre éternelle :
Vous vous croyez , seigneur , armé pour les vengeances
Gardez de les défendre & de les protéger.

ALCMÉON.

Comment , que dites-vous ?

THÉANDRÉ.

Vous êtes jeune encore

A peine aviez-vous vu votre première aurore ,
Quand le roi malheureux descendit chez les morts :
Peut-être ignorez-vous ce qu'on disait alors ;
Et de la cour du roi quel fut l'affreux langage.

ALCMÉON.

Eh bien ?

T H É A N D R E.

Je vais vous faire un trop sensible outrage :
 Mais je vous trahirais à le dissimuler :
 Je vous tiens lieu de père ; & je dois vous parler.

A L C M É O N.

Eh bien , que disait-on ? Achève.

T H É A N D R E.

Que la reine

Avait lié son cœur d'une barbare chaîne :
 Qu'au coupable Hermogide elle promit sa main :
 Et jusqu'à son époux conduisit l'assassin.

A L C M É O N.

Rends grace à l'amitié qui , pour toi , m'intéresse :
 Si tout autre que toi soupçonnait la princesse ;
 Si quelque audacieux avait pu l'offenser....
 Mais que dis-je ! Toi même as-tu pu le penser ?
 Peux-tu me présenter ce poison que l'envie
 Répand aveuglément sur la plus belle vie ?
 J'ai peu connu la cour ; mais la crédulité
 Aiguise ici les traits de la malignité.
 Les oisifs courtisans , que les chagrins dévorent ,
 S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent.
 Là , si vous en croyez leur coup-d'œil pénétrant ,
 Tout ministre est un traître ; & tout prince un tyran :
 L'hymen n'est entouré que de feux adultères ;
 Le frère , à ses rivaux , est vendu par ses frères ;
 Et , si-tôt qu'un grand roi penche sur son déclin ,
 Ou son fils ou sa femme ont hâté son destin.
 Je hais , de ces soupçons , la barbare impudence :

Je crois que, sur la terre, il est quelque innocence :
 Et mon cœur, repoussant ces sentimens cruels ,
 Aime à juger par lui du reste des mortels.
 Qui croit toujours le crime , en paraît trop capable.
 A mes yeux, comme aux leurs, Hérnogide est coupable :
 Lui seul a pu commettre un meurtre si fatal :
 Lui seul est parricide.

THÉANDRE.

Il est votre rival :

Vous écoutez, sur lui, vos soupçons légitimes :
 Vous trouvez du plaisir à détester ses crimes :
 Mais un objet plus cher....

ALCMÉON.

Ah, ne fourrage plus ;
 Et garde le silence, ou vante ses vertus !

SCÈNE II.

ERIPHILE, Suite, ALCMÉON, THÉANDRE,
 ZÉLONIDE.

ERIPHILE.

Roi d'Argos, paraissez ; & portez la couronne :
 Vos mains l'ont défendue ; & mon cœur vous la donne.
 Je ne balance plus ; je mets sous votre loi
 L'empire d'Inachus ; & vos rivaux ; & moi.
 J'ai fléchi, de nos Dieux, les redoutables haines.
 Leurs vertus sont en-vous ; leur sang coule en mes veines ;
 Et jamais sur la terre on n'a formé des nœuds
 Plus chers aux immortels, & plus digne des Cieux.

Ils lisent dans mon cœur ; ils savent que l'empire
 Est le moindre des biens où mon courage aspire.
 Puisse tomber sur moi leurs plus funestes traits ;
 Si ce cœur infidèle oubliait vos bienfaits !
 Ce peuple qui m'entend , & qui m'appelle au temple ,
 Me verra commander pour lui donner l'exemple ;
 Et, déjà par mes mains instruit à vous servir ,
 N'apprendra de son roi qu'à vous mieux obéir.

... E R I P H I L E .

Enfin la douce paix vient rassurer mon ame :
 Dieux , vous favorisez une si pure flamme :
 Vous ne rejetez point mon encens & mes vœux !
 Suivez mes pas , entrons.

(*Le temple s'ouvre ; l'ombre d'Amphiarus paraît dans
 une posture menaçante.*)

L' O M B R E D' A M P H I A R U S .

Arrête ; malheureux.

E R I P H I L E .

Amphiarus ! O ciel , où suis-je ?

A L C M É O N .

Ombre fatale

Quel Dieu te fait sortir de la nuit infernale ?

Quel est le sang qui coule , & que es-tu ? *

L' O M B R E

Ton roi.

Si tu prétends régner , arrête , obéis-moi.

* Que viens-tu m'annoncer ? Quels traits affreux de sang
 Dégoutent sur le marbre , & coulent de ton flanc !

ALCMÉON.

Eh bien, mon bras est prêt; parle que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger sur ma tombe.

ALCMÉON.

Eh, de qui?

L'OMBRE.

(*le temple se referme.*) De ta mère.

ALCMÉON.

Ma mère! Que dis-tu! Quel oracle confus!...

Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus:

Les Dieux ferment leur temple.

THÉANDRE.

O prodige effroyable!

ALCMÉON.

O d'un pouvoir funeste oracle impénétrable!

ERIPHILE.

A peine ai-je repris l'usage de mes sens....

Quel ordre ont prononcé ces horribles accens?

De qui demandent-ils le sanglant sacrifice?

Romps le silence, ô mort ou propice ou funeste!

Apportes-tu la haine ou la faveur céleste?

Explique-toi: ce cœur qui ne sait point trembler

Mérite que, du moins, tu daignes lui parler.

ERIPHILE.

Quel regard formidable, & quel courroux l'anime!

Ciel, faut-il tant de fois me punir de mon crime!

Misérable! (*Elle se laisse tomber sur sa confidente.*)

ALCMÉON.

Ombre affreuse, eh, quelle es-tu?

A L C M É O N.

Ciel , peux-tu demander que ma mère périsse !
 Madame , le destin qui m'a trahi toujours
 M'ôta dès mon berceau les auteurs de mes jours.
 Théandre jusqu'ici m'a tenu lieu de père :
 Je ne suis point son fils ; & je n'ai plus de mère.

E R I P H I L E.

Que prétendez-vous donc , mânes trop irrités ?

A L C M É O N.

Je commence à percer dans ces obscurités :
 Je commence à sentir que les destins sont justes .
 Que je n'étais point né pour ces grandeurs augustes :
 J'eusse été trop heureux. Mais ces mânes jaloux ,
 Du sein de ces tombeaux , s'élèvent contre nous :
 Préviennent votre honte ; & rompent l'hyménée
 Dont s'offensaient les Dieux de qui vous êtes née.

E R I P H I L E.

Ah , que me dites-vous ! hélas !

A L C M É O N.

Souffrez du moins

Que je puisse un moment vous parler sans témoins.
 Pour la dernière fois vous m'entendez peut-être :
 Je vous avais trompée , & vous m'allez connaître.

E R I P H I L E.

Partez. . . De toutes parts ai-je donc à trembler !

(*Théandre & la suite sortent.*)

A L C M É O N.

Il n'est plus de secrets que je doive celer.
 Connue par ma fortune & par ma seule audace ,

Je cachais aux humains le malheur de ma race ;
 Mais je ne me répons , au point où je me voi ,
 Que de m'être abaissé jusqu'à rougir de moi :
 Voilà ma seule tache & ma seule faiblesse.
 J'ai craint tant de rivaux dont la maligne adresse
 A, d'un regard jaloux , sans-cesse examiné ,
 Non pas ce que je suis , mais de qui je suis né :
 Et qui , de mes exploits rabaisant tout le lustre ,
 Pensaient ternir mon nom quand je le rends illustre :
 J'ai cru que ce vil sang dans mes veines transmis ,
 Plus pur par mes travaux , était d'assez grand prix ;
 Et que , lui préparant une plus digne course ,
 En le versant pour vous , j'ennoblissais la source.
 Je fis plus : jusqu'à vous on me vit aspirer :
 Et , rival de vingt rois , j'osais vous adorer.
 Ce ciel enfin , ce ciel m'apprend à me connaître :
 Il veut confondre en moi le sang qui m'a fait naître :
 La mort entre nous deux vient d'ouvrir ses tombeaux :
 Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux :
 Sous les obscurités d'un oracle sévère ,
 Les Dieux m'ont reproché jusqu'au sang de ma mère.
 Madame , il faut céder à leurs cruelles loix :
 Alcméon n'est pas fait pour succéder aux rois.
 Victime d'un destin que même encor je brave ,
 Je ne m'en cache plus , je suis fils d'un esclave.

E R I P H I L E .

Vous , seigneur !

A L C M É O N .

Oui , madame ; & dans un rang si bas

Souvenez-vous * qu'enfin je ne m'en cachai pas :
Que j'eus l'ame assez forte, assez inébranlable
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable :
Que ce sang dont les Dieux ont voulu me former
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

E R I P H I L E .

Un esclave !

A L C M É O N .

Une loi fatale à ma naissance ,
Des plus vils citoyens, m'interdit l'alliance :
J'aspirai jusqu'à vous dans mon indigne sort :
J'ai trompé vos bontés ; † J'ai mérité la mort :
Mais, du rang que je perds & du cœur que j'adore ,
Songez que mon rival est plus indigne encore :
Plus haï de nos Dieux ; & qu'avec plus d'horreur
Amphiarus en lui verrait son successeur.
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre !

E R I P H I L E .

Quel soupçon, quelle horreur vient ici me confondre !
Un esclave !... son âge.... & ses augustes traits....
Hélas, appeaisez-vous, Dieux, vengeurs des forfaits !
O criminelle épouse ; & plus coupable mère !
Alcméon, dans quel temps a péri votre père ?
Quel fut son nom ? Parlez.

A L C M É O N .

J'ignore encor le nom
Qui ferait votre honte & ma confusion.

* du moins que je n'en rougis pas.

† Et suis digne de mort.

E R I P H I L E .

Mais comment mourut-il ? Où perdit-il la vie ?
En quel temps ?

A L C M É O N .

C'est ici qu'elle lui fut ravie ,
Après qu'aux champs Thébains le céleste courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux :

E R I P H I L E .

O crime !

A L C M É O N .

Hélas ! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva , dit-on , l'auteur de ma naissance ,
Au pied de ce palais de tant de demi-Dieux ,
D'où , jusques sur son fils , vous abaissiez les yeux .
Là , près du corps sanglant de mon malheureux père ,
Je fus laissé mourant dans la foule vulgaire
De ces vils citoyens , triste rebus du sort ,
Oubliés dans leur vie ; inconnus dans leur mort .
Un prêtre de ces lieux , sauva mes destinées :
Il renoua le fil de mes faibles années : . . .
Théandre m'éleva . . . le reste vous est dû :
Vous fîtes mes grandeurs , & l'orgueil m'a perdu .

E R I P H I L E .

M'alarmerais-je en vain ! . . . Mais cet oracle horrible , *

Lo

* C'est trop m'inquiéter ; non , il n'est pas possible !

Quel trouble cependant , & quel moment terrible !

ou { Quoi , ce fut ici même ! Ah , quel moment terrible !
Le lieu , le temps , l'oracle : . . ô Ciel , est-il possible !

Le lieu, le temps, l'esclave... O ciel, est-il possible ?
Qu'on cherche le Grand-prêtre... Hélas déjà les Dieux,
Soit pitié, soit courroux, l'arrênent à mes yeux !

SCENE III.

ERIPHILE, ALCMÉON, LE GRAND-
PRETRE *une épée à la main.*

L LE GRAND-PRETRE.
L'HEURE vient ; armez-vous ; recevez cette épée :
Jadis dans votre sein un traître l'a trempée :
Allez, vengez Argos, Amphiarus & vous.

E R I P H I L E.
Que vois-je ! c'est le fer que portait mon époux !
Ce fer sacré des rois, que ravit Hermogide :
Tout me retrace ici le crime & l'homicide.
La force m'abandonne à cet objet affreux.
Parle, qui t'a remis ce dépôt malheureux ?
Quel Dieu te l'a donné ? †

LE GRAND-PRETRE.
Le Dieu de la vengeance.
Voici ce même fer qui frappa votre enfance :

* Quoi, le vainqueur d'Argos en ce temple s'arrête ?
Armez-vous, l'heure vient, la vengeance s'appresse.

† Le Dieu dont l'œil perçant s'ouvre sur cet empire,
Qui vous sauva par moi ; qui vous parle & m'inspire.

E

Qu'un cruel , malgré lui ministre du destin ,
 Troublé par ses forfaits , laissa dans votre sein.
 Le Dieu qui dans son crime épouvante l'impie ,
 Qui fit trembler son bras , qui sauva votre vie ,
 Qui commande au trépas ouvre & ferme le flanc ,
 Venge un meurtre par l'autre , & le sang par le sang ,
 M'ordonna de garder ce fer toujours funeste ,
 Jusqu'à l'instant marqué par le courroux céleste.
 La voix , l'affreuse voix qui vient de vous parler ,
 Me conduit devant vous ; pour vous , me fait trembler.

ERIPHILE.

Achève , romps le voile , éclaircis le mystère.
 Son père , cet esclave ?...

LE GRAND-PRETRE.

Il n'étoit point son père :
 Un sang plus noble crie :

ERIPHILE.

Ah , seigneur ! Ah , mon roi !
 Fils d'un héros !

ALCEMÉON.

Quels noms vous prodiguez pour moi ?

ERIPHILE (*se jettant dans les bras de Zélonide*)
 Je ne puis achever... je me meurs , Zélonide !

LE GRAND-PRETRE à Alcméon.

Je laisse entre vos mains ce glaive parricide :
 C'est un don dangereux. Puisse-t-il désormais
 Ne point servir , grands Dieux , à de plus grands forfaits !

* Ce fer , qui du roi même a tranché le destin ,
 Ce fer , que j'ai tiré fumant de votre sein.

SCÈNE IV.

ERIPHILE, ALCMÉON.

ERIPHILE.
 Eh bien , ne tarde plus ; remplis ta destinée ;
 Porte le fer sanglant sur cette infortunée :
 Etouffe dans mon sang cet amour malheureux
 Que disoit la nature en nous trompant tous deux :
 Punis ma cruauté ; venge la mort d'un père :
 Reconnaiss-moi , mon fils ; frappe , & punis ta mère.

ALCMÉON.

Moi , votre fils , grands Dieux !

ERIPHILE.

C'est toi dont au berceau

Mon indigne faiblesse a creusé le tombeau :
 Toi , le fils vertueux d'une mère homicide :
 Toi , dont Amphiarus demande un parricide :
~~Toi , mon sang , toi , mon fils , que le sort en courroux ,~~
 Sans ce prodige horrible , aurait fait mon époux.

ALCMÉON.

De quel coup ma raison vient d'être confondue !
 Dieux , sur elle & sur moi puis-je arrêter la vue !
 Je ne fais où je suis ! Dieux , qui m'avez sauvé ,
 Reprenez tout le sang par vos mains conservé !
 Est-il bien vrai , madame ? On a tué mon père ;
 Il veut votre supplice ; & vous êtes ma mère !

E 2

ERIPHILE.

Où. Je fus sans pitié : fois barbare à ton tour ;
 Et montre toi mon fils , en m'arrachant le jour.
 Frappe... Mais quoi , tes pleurs se mêlent à mes larmes !
 O mon cher fils ! . . . O jour plein d'horreurs & de
 charmes !

Avant de me donner la mort que tu me dois ,
 De la nature encor laisse parler la voix :
 Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
 Arrosent une main si fatale & si chère .

ALCMÉON.

Cruel Amphiarus ! Abominable loi !
 La nature me parle , & l'emporte sur toi.
 O ma mère !

ERIPHILE l'embrassant.

Mon fils , que le ciel me renvoie !
 Je ne méritais pas une si pure joie.
 J'oublie & mes malheurs & jusqu'à nos forfaits ;
 Ceux qu'un Dieu te commande ; & tous ceux que j'ai
 faits.

SCÈNE V.

ERIPHILE, ALCMÉON, ZÉLONIDE,
 THÉANDRE.

THÉANDRE.
S EIGNEUR , en ce moment , l'insolent Hermogide ,
 Suivi jusqu'en ces lieux d'une troupe perfide ,

La flamme dans les mains, assiége ce palais.
 Déjà tout est armé : déjà volent les traits.
 Nos gardes , rassemblés courent pour vous défendre :
 Le sang de tous côtés commence à se répandre.
 Le peuple épouventé , qui s'empresse & qui fuit ,
 Ne fait si l'on vous sert ou si l'on vous trahit.

A L C M É O N.

O ciel , voilà le sang que ta voix me demande !
 La mort de ce barbare est ma plus digne offrande.
 Reine , dans ces horreurs cessez de vous plonger :
 Je suis l'ordre des Dieux , mais c'est pour vous venger.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

ALCMÉON, THÉANDRE, POLÉMON, Soldats

ALCMÉON.
 Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père !
 Quoi, ce fier Hermogide a trompé ma colère !
 Quoi, la nuit nous sépare ! & ce monstre odieux
 Partage encor l'armée & le peuple & les Dieux !
 Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane,
 Tranquille, il y jouit du ciel qui le condamne !
 Allez.

POLÉMON.
 Eh, qu'avez-vous, seigneur, à ménager ! *

* Achevez sa défaite, achevez vos projets ;
 Venez, forcez ce traître.

ALCMÉON.
 Epargnons mes sujets.
 Dès ce moment je règne ; & , de ce moment même ,
 Comptable aux citoyens de mon pouvoir suprême ,
 Au péril de mon sang, je veux les épargner :
 Je veux , en les sauvant , commencer à régner.
 Je leur dois encor plus : je dois le grand exemple
 De révérer les Dieux , & d'honorer leur temple.
 Je ne souffrirai point que le sang innocent
 Souille leur sanctuaire & mon règne naissant.

Tous les lieux sont égaux , quand il faut se venger.

Vous réglez sur Argos.

A L C M É O N.

Argos m'en est plus chère ;

Avec le nom de roi je prends un cœur de père.

Me faudra-t-il verser dans mon règne naissant,

Pour un seul ennemi , tant de sang innocent ?

Est-ce à moi de donner le téméraire exemple

D'attaquer les Dieux même ; & de souiller leur temple ?

Ils poursuivent déjà ce cœur infortuné

Qui protège contre eux le sang dont je suis né.

Va, dis-je, Polémon, va : c'est de ta prudence

Que ton maître & le peuple attendent leur vengeance.

Agis , parle , promets : que sur-tout d'Alcméon

Il ne redoute point d'indigne trahison :

Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funeste ;

Rends-moi mon ennemi : mon bras fera le reste.

(Polémon sort. M. Théandre.)

Et vous , de cette enceinte & de ces vastes tours

Avez-vous parcouru les plus secrets détours ?

Du palais de la reine a-t-on fermé les portes ?

T H É A N D R E.

J'ai tout vu ; j'ai par-tout disposé vos cohortes.

Cependant votre mère...

A L C M É O N.

A-t-on soin de ses jours ?

T H É A N D R E.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leurs secours ;

Elle a repris ses sens : son ame désolée

Sur ses lèvres encore à peine est rappelée :
 Elle cherchait le jour, le revoit, & gémit ;
 Elle vous craint, vous aime, elle pleure & frémit.
 Elle va préparer un secret sacrifice
 A ces mânes sacrés armés pour son supplice.
 Suppliante & craintive, elle va s'enfermer
 Au tombeau de ce roi qu'elle n'ose nommer,
 De ce fatal époux, votre malheureux père,
 Dont vous savez...

ALCIME. O N.

Je sais, qu'elle est ma mère.
 THÉOPHANE. Et moi, son fils.
 Les Dieux veulent son sang pour se venger.
 ALCIME. O N.

Je ne l'ai point promis.
 Cruels, tombez sur moi, si je vous obéis.
 Le malheur m'environne, & le crime m'afflige.
 Je deviens parricide, & me rends sacrilège.

Quel choix, & quel destin !
 Dans un tel désespoir, quel
 Quels conseils désormais pourriez-vous recevoir !

ALCIME. O N.
 Aucun. Quand le malheur & la honte est extrême,
 Il ne faut prendre ami, conseil que de soi-même.

• Ses yeux versent des pleurs, & tout son corps frémit :
 Sa voix, par ses sanglots longtemps interrompue,
 Nomme encore Alciméon ; redemande sa vue ;
 Son désespoir l'égare ; elle va s'enfermer.

Mon père que veux-tu !... Chère ombre appaise-toi !
 Le nom sacré de fils est-il affreux pour moi !
 Je l'entends , & ta voix m'appelle ; sur ta tombe
 De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe ?
 Tu demandes du sang... J'y cours... Attends ; choisis
 Ou le sang d'Hermogide , ou le sang de ton fils !

S. C E N E II.

ALCMÉON, THÉANDRE, POLÉMON.

E H bien, l'as-tu revu, cet ennemi farouche
 A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche ?
 Peur-il bien se résoudre à me voir en ces lieux,
 Aux portes de ce temple, à l'aspect de ces Dieux,
 Dans ce parvis sacré, trop plein de sa furie,
 Dans la place où lui-même intenta sur ma vie ?
 Les Dieux le livrent-ils à ma juste fureur ?
 Sait-il ce qui se passe ?

P O L É M O N

Il l'ignore, seigneur.

Il ne soupçonne point quel sang vous a fait naître :

* Chère ombre appaise-toi, prends pitié de ton fils ;

Arme & soutiens mon bras contre tes ennemis :

Dans le sang d'Hermogide { étouffe } ta colère ;
 { appaise }

Ne me fais point frémir de l'avouer pour père.

Quoi, de tous les cœurs plein d'horreur & d'effroi.

Le nom sacré de fils est horrible pour moi !

Il méprise son prince , & méconnaît son maître :
 Furieux , implacable , à périr préparé ;
 Et plus fier que le Dieu dans le temple adoré.
 Mais enfin il consent de quitter cet asyle :
 De vous entendre ici ; de revoir Eriphile :
 Il veut qu'un nombre égal de chefs & de soldats ,
 Également armés , suive de loin vos pas.
 Il reçoit votre foi , qu'à regret je lui porte :
 Il règle votre suite , & nomme son escorte.

A L C M É O N .

Il va paraître ?

P O L É M O N .

Il vient. Mais a-t-il mérité
 Que vous lui conserviez tant de fidélité ?
 Doit-on rien aux méchans ? Eh , quel respect frivole
 Expose votre sang !

A L C M É O N .

J'ai donné ma parole.

P O L É M O N .

A qui la tenez-vous , à ce perfide !

A L C M É O N .

A moi.

T H É A N D R E .

Eh , que prétendez-vous ?

A L C M É O N .

Me venger en roi.

Argos , à mes vertus , reconnaîtra son maître . . .
 Mais près du temple , amis , ne vois-je pas le traître ?

Un Dieu poursuit ses pas, & le conduit ici :
Il entre en frémissant :

ALCMÉON.

Dieux vengeurs, le voici !

SCÈNE III.

HERMOGIDE *dans le fond*, ALCMÉON,
THÉANDRE, POLEMON.

HERMOGIDE.
D'où vient donc qu'en ces lieux je ne vois point la
reine ?

Quel silence ! Est-ce un piège où mon destin m'entraîne ?

Rien ne paraît. Un lâche a-t-il surpris ma foi ?

Qui, moi, craindre ! Avançons.

ALCMÉON.

Demeure, & connaît-moi.

Vois-tu ce fer sacré ?

HERMOGIDE.

Que vois-je te fer même

Qu'Amphiaraus reçut, avec son diadème !

ALCMÉON.

Te souvient-il du sang dont l'a souillé ta main ?

HERMOGIDE.

Qu'oses-tu demander ?

ALCMÉON.

Malheureux assassin,

Quel esclave ont percé ces mains de sang fumantes ?
 Quel enfant innocent ? Eh quoi, tu t'épouvantes !
 Tu t'en vantais tantôt ! Tu te tais, tu frémis !
 Meurtrier de ton roi, fais-tu quel est son fils ?

HÉRMOGIDE.

Ciel, tous les morts ici renaissent pour ma perte !
 Son fils !

ALCÉMÉON.

De tes forfaits l'horreur est découverte,
 Revois Amphiarus, vois son sang, vois ton roi.

HÉRMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
 Tremble, qui que tu sois ; & devant que je meure.
 Amis, soldats, courez.

ALCÉMÉON.

Non, barbare ; demeure.

Connais-moi tout entier ; sache-tu moins que mon bras
 Ne fait point se venger par des assassinats.

Je dois, de tes forfaits, te punir avec gloire :
 J'attends ton châtimement des mains de la victoire :

Et le sang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
 Ne veut qu'une vengeance aussi noble que lui.

Sans suite, ainsi qu'un mot, viens, si tu l'oses, vaine,
 Chercher encor ma vie, & combattre ton maître ;
 Suis mes pas.

HÉRMOGIDE.

Où vas-tu ?

ALCÉMÉON.

Sur le tombeau sacré ;

Sur la cendre du roi par tes mains massacré.
Combattans devant lui , que son ombre y décide
Du fort de son vengeur & de son homicide.
L'oses-tu ?

HÉRMOGÉNIDE.

Si je l'ose ! En peux-tu bien douter ?
Et ces morts & ton bras sont-ils à redouter ?
Viens te rendre au trépas ; viens , jeune téméraire ,
M'immoler ou mourir , joindre ou venger ton père.

(Le Grand-prêtre entre.)

ACLÉMÉON.

Qu'aucun de vous ne suive. Et vous , prêtre des Dieux,
Ne craignez rien : mon bras n'a point souillé ces lieux.
Allez aux Dieux d'Argos immoler vos victimes :
Je vais tenir leur place , en punissant les crimes.

SCENE IV.

LE GRAND-PRETRÉ, THÉANDRE,
POLÉMON.

POLÉMON.

CIEL , fois pour la justice , & nos maux sont finis !

LE GRAND-PRETRÉ.

Nos maux sont à leur comble. Alesto , Némésis ,
Portent vers ce tombeau leurs torches vengeresses ,
Pour suivent les forfaits , & mêmes les faiblesses.

* Du crime & du malheur moulins à mâchons ,
Portent vers ce tombeau leurs torches infernales.

THÉANDRE.
Quoi ce vertueux prince !...

LE GRAND-PRETRE.

Il frappe, il est vainqueur...

C'en est assez : reviens de ce lieu plein d'horreur.

Amphiaraus le suit ; il l'égare ; il l'anime ;

Il le pousse ; & le crime est puni par le crime.

POLÉMON.

C'est la voix de la reine !

THÉANDRE.

Ah ; quels lugubres cris !

L'orgueil des scélérats ne peut les dégarmer ;

Les pleurs des malheureux ne peuvent les calmer :

Il faut que le sang coule ; & leurs mains vengeresses

Punissent les forfaits ; & même les faiblesses.

THÉANDRE.

Ciel , d'un roi vertueux daigne guider les coups !

LE GRAND-PRETRE.

Le Ciel entend nos vœux , mais c'est dans son courroux.

O conseils éternels ! O sévères puissances ,

Quelles mains forcez-vous à servir vos vengeances !

POLÉMON.

C'est la voix de la reine ! Ah , quels lugubres cris !

LE GRAND-PRETRE.

Infortuné , quels Dieux ont troublé tes esprits !

Que vas-tu faire ! Es-tu mère trop malheureuse ,

Garde-toi d'approcher de cette tombe affreuse :

Les morts & les vivans y sont tes ennemis :

Reine , crains ton époux , crains encor plus ton fils !

ERIPHILE derrière le théâtre.

Mon fils , épargne-moi !

LE GRAND-PRETRE.

Vous le voulez, destins... il le faut... je frémis !
 L'ordre est irrévocable... Ah, mère malheureuse,
 La parque t'a conduite à cette tombe affreuse !
 Les morts & les vivans y font tes ennemis :
 Crains ton roi, crains ton sang.

ERIPHILE *derrière le théâtre.*

Epargne-moi, mon fils !

ALCMÉON *derrière le théâtre.*

Reçois le dernier coup ; tombe à mes pieds, perfide.

THÉANDRE.

Ah, qu'est-ce que j'entends !

LE GRAND-PRETRE.

La voix d'un parricide.

SCÈNE V.

THÉANDRE, ALCMÉON, LE GRAND-
PRETRE, POLÉMON.ALCMÉON.
JE viens de l'achever ; il n'est plus ; je suis roi.Rendez tous grace aux Dieux qui combattaient pour
moi ;

Ils conduisaient mes coups ; ils guidaient ma colère.

Ce bras l'a fait tomber même aux pieds de ma mère.

Il demandait la vie ; il s'est humilié ; *

* Ce monstre enfin n'est plus ; Argos en est purgé ;

Les Dieux sont satisfaits ; & mon père est vengé.

J'ai vu sur cette tombe Eriphile éperdue :

D'où vient qu'en ce moment elle évite ma vue ?

Mais mon cœur une fois s'est trouvé sans pitié.
 Eriphile est témoin de ma juste vengeance.
 D'où vient qu'en ce moment elle fuit ma présence ?
 Craint-elle de son fils le bras ensanglanté ;
 Et cet horrible arrêt que mon père a dicté ?
 Allez, courez vers elle, & calmez ses alarmes :
 Dites-lui que mes mains vont essuyer ses larmes..
 Mais non... je veux moi-même embrasser ses genoux :
 Alors, je veux la voir.

LE GRAND-PRETRE.

Ah, que demandez-vous !

A L C M É O N.

Je vais mettre à ses pieds ce fer si redoutable...
 Que dis-je ! Où suis-je ! Où vais-je ! & quelle horreur
 m'accable !
 D'où vient donc que le sang qui réjaillit sur moi,
 Si justement versé, m'inspire un tel effroi ?
 Je n'ai point cette paix que la justice donne :
 Quoi, j'ai puni le crime, & c'est moi qui frissonne !
 Dieux, pour les scélérats quels sont vos châtimens,
 Si les cœurs vertueux éprouvent leurs tourmens !



SCENE

SCÈNE DERNIÈRE.

ERIPHILE, soutenue par ses femmes, ALCMÉON,
THÉANDRÉ, LE GRAND-PRETRÉ,
POLEMON, Suite.

O ALCMÉON d'un air égaré.
MÈRE cruelle, eh bien ! que veux-tu davantage ?
Quel sang coule à mes yeux... que vois-je !

ERIPHILE.

Ton ouvrage !
Les oracles cruels enfin sont accomplis ;
Et je meurs par tes mains, quand je retrouve un fils !
Le ciel est juste !

A L C M É O N.

Hélas parricide exécrable !
Vous, ma mère !... Elle meurt.... & j'en serais cou-
pable !

Moi ! moi ! Dieux inhumains !

ERIPHILE.

Je vois à ta douleur
Que les Dieux, malgré toi, conduisaient ta fureur.
La main qu'ils ont guidée a méconnu ta mère. *
Ta parricide main ne m'en est pas moins chère :

* Du crime de ton bras ton cœur n'est point complice ;
Ils égaraient tes sens, pour hâter mon suppliée.
Je te pardonne tout... Je meurs contente. Hélas ! &c.

Ton cœur est innocent : je te pardonne... hélas !
Laisse-moi la douceur d'expirer dans tes bras !

Ferme ces tristes yeux qui s'entr'ouvrent à peine.

ALCMEON à ses genoux.

J'atteste, de ces Dieux, la vengeance & la haine :

Je jure par mon crime & par votre trépas,

Que mon sang devant vous....

ERIPHILE.

Mon fils, n'achève pas.

Indigne que je suis du sacré nom de mère,

J'ose encor te dicter ma volonté dernière :

Il faut vivre & régner. Le fils d'Amphiarus

Doit réparer ma vie à force de vertus.

Un moment de faiblesse, & même involontaire,

A fait mes attentats, a fait périr ton père.

Souviens-toi des remords qui troublaient mes esprits ;

Souviens-toi de ta mère... Ô mon fils, mon cher fils !

(Elle l'embrasse, fait un effort pour se lever, & élève
la voix.)

C'en est fait !

(Elle meurt. Alcméon est évanoui.)

LE GRAND-PRETRE.

La lumière à ses yeux est ravie.

Secourez Alcméon ; prenez soin de sa vie.

Que, de ce jour affreux, l'exemple menaçant,

Rende son cœur plus juste, & son règne plus grand !

F P N.

I R E N E

TRAGÉDIE.

W. H. H. H.

W. H. H. H.

I R E N E

TRAGÉDIE

DE

M. DE VOLTAIRE,

REPRÉSENTÉE pour la première fois le
16 Mars 1778 par les Comédiens
ordinaires du Roi.

PRIX 36 SOLS.



P A R I S.

1 7 7 9.

PERSONNAGES.

NICÉPHORE, empereur de Constantinople.

IRENE, femme de Nicéphore.

ALEXIS Comnène, prince de Grèce.

LÉONCE, père d'Irene.

MEMNON, attaché au prince Alexis.

ZOÉ, suivante d'Irene.

GARDES.

*La Scene est dans un salon de l'ancien palais
de Constantin.*



I R E N E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

I R E N E, Z O É.

I R E N E.

QUEL changement nouveau, quelle sombre terreur
Ont écarté de nous la cour & l'empereur ?
Au palais des sept tours une garde inconnue
Dans un silence morne étonne ici ma vue.
En un vaste désert on a changé la cour.

Z O É.

Aux murs de Constantin trop souvent un beau jour
Est suivi des horreurs du plus funeste orage.
La cour n'est pas long-temps le bruyant assemblage
De tous nos vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés :
Trompeurs soulagemens des cœurs infortunés.
De la foule importune il faut qu'on se retire.
Nos états assemblés pour corriger l'empire,

A 3

Pour le perdre peut-être ; & ces fiers Musulmans ,
Ces Scythes vagabonds , débordés dans nos champs ,
Mille ennemis cachés , qu'on nous fait craindre encore
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

I R E N E .

De ses chagrins secrets qu'il veut dissimuler
Je connais trop la cause ; elle va m'accabler.
Je fais par quel soupçon sa dureté jalouse ,
Dans son inquiétude outrage son épouse :
Il écoute en secret ces obscurs imposteurs
D'un esprit déshant détestables flatteurs ,
Trafiquant du mensonge , & de la calomnie ,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour César , & quels soins douloureux !
Je le plains , & gémis — il fait deux malheureux . —
Ah ! que n'ai-je embrassé cette retraite austère
Où depuis mon hymen s'est enfermé mon père !
Il a fui pour jamais l'illusion des cours ,
L'espoir qui nous séduit , qui nous trompe toujours ,
La crainte qui nous glace , & la peine cruelle
De se faire à soi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funeste grandeur !
Je montai sur le trône au faite du malheur !
Aux yeux des nations victime couronnée ,
Je pleure devant toi ma haute destinée ;
Et je pleure sur tout un fatal souvenir
Que mon devoir condamne , & qu'il ne peut bannir.
Ici l'air qu'on respire empoisonne ma vie.

De Nicéphore au moins la noire jalousie ,
 Par d'indiscrètes éclats , n'a point manifesté
 Le sentiment honteux dont il est tourmenté.

I R E N E.

S'il cache par orgueil sa frénésie affreuse ,
 Dans ce triste palais suis-je moins malheureuse ?
 Que le suprême rang , toujours trop envié ,
 Souvent pour notre sexe est digne de pitié !
 Le funeste présent de quelques faibles charmes
 Nous est bien vendu cher & payé par nos larmes.
 Crois qu'il n'est point de jour , peut-être de moment
 Dont un tyran cruel ne me fasse un tourment.
 Sans objet (tu le sais) sa sombre jalousie ,
 Souvent mir en péril ma déplorable vie.
 J'en ai vu sans pâlir les traits injurieux ,
 Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux !

Z O É.

Je vous plains : mais enfin contre votre innocence ;
 Contre tant de vertus , lui-même est sans puissance.
 Je gémis de vous voir nourrir votre douleur.
 Que craignés-vous ?

I R E N E.

Le ciel , Alexis , & mon cœur.

Z O É.

Mais Alexis Cornène aux champs de la Tauride
 Tout entier à la gloire , au devoir qui le guide ,
 Sert l'empereur & vous , sans vous inquiéter ,
 Fidèle à ses sermens jusqu'à vous éviter.

I R E N E.

Je fais que ce héros ne cherche que la gloire :
Je ne saurois m'en plaindre.

Z O É.

Il a par la victoire
Rafermi cet empire ébranlé dès long-temps.

I R E N E.

Je crains d'admirer trop ses exploits éclatans . . .
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître.
Des antiques Césars nous avons reçu l'être ;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis ,
Nous touchions au moment d'être à jamais unis.
C'est avec Alexis que je fus élevée :
Ma foi lui fut acquise , & lui fut enlevée.
L'intérêt de l'état , ce prétexte inventé
Pour trahir sa promesse avec impunité.
Ce fantôme effrayant subjuguait ma famille.
Ma mère à son orgueil sacrifia sa fille.
Du bandeau des Césars on crut cacher mes pleurs.
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre en ma douleur profonde
Un feu plus cher pour moi , que l'empire du monde.
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher.
De moi-même en pleurant j'osai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma foiblesse en ce combat pénible :
Et de ce grand secours apprenant à m'armer
Je fis l'affreux ferment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai. — Ce mot te fait assez comprendre

A quels déchiremens ce cœur devoit s'attendre.
 Mon père à cet orage ayant pu m'exposer
 M'aurait par ses vertus appris à l'appaîser.
 Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore :
 Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre.
 Et je n'ai que toi seule à qui je puisse ouvrir
 Ce cœur faible , & blessé, que rien ne peut guérir. —
 Mais on sort du palais : je vois Memnon paraître.

S C E N E II.

I R E N E , Z O É , M E M N O N .

I R E N E .

E H bien , en liberté puis-je voir votre maître ?
 Memnon , puis-je à mon tour être admise aujourd'hui
 Parmi les courtisans qu'il approche de lui ?

M E M N O N .

Madame j'avouerai qu'il veut à votre vue
 Dérober les chagrins de son ame abattue.
 Je ne suis point compté parmi les courtisans
 De ses desseins secrets superbes confidens :
 Du conseil de César on me ferme l'entrée ;
 Commandant de sa garde à la porte sacrée ,
 Militaire inconnu de ces maîtres altiers ,
 Relégué dans mon poste ainsi que mes guerriers ;
 J'ai seulement appris que le brave Comnène
 A quitté dès long-temps les bords du Boristhène.
 Qu'il vogue vers Bisance ; & que César troublé
 Ecoute en frémissant son conseil assemblé.

I R E N E.

Alexis dites-vous ?

M E M N O N.

Il revole au Bosphore.

I R E N E.

Il pourroit à ce point offenser Nicéphore !

Revenir sans son ordre !

M E M N O N.

On l'assure , & la cour

S'alarme , se divise , & tremble à son retour.

C'est tout ce que m'apprend une rumeur soudaine

Qui fait naître , ou la crainte , ou l'espérance vaine :

Qui va de bouche en bouche armer les factions ;

Et préparer Bifance aux révolutions.

Pour moi , je fais assez quel parti je dois prendre :

Qui doit me commander , & qui je dois défendre.

Je ne consulte point nos ministres , nos grands ,

Leurs intérêts cachés , leurs partis différens ;

J'en croirai seulement mes soldats , & moi-même.

Alexis ma placé , je suis à lui , je l'aime ,

Je le sers , & sur-tout dans ces extrémités

Memnon sera fidèle au sang dont vous sortez.

Instruit de vos dangers plein d'un noble courage ,

Madame , il ne pouvait différer davantage.

Peut-être j'en dit trop : mais enfin ce retour

Suivra de peu d'instans la naissance du jour.

Les momens me sont chers ; pardonnez à mon zèle ;

Et souffrez que je vole où mon devoir m'appelle.

SCÈNE III.

IRÈNE, ZOË.

IRÈNE.

QUE tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter !
 Pour moi dans ce moment tout est à redouter.
 Memnon s'explique assez, ah que vient-il m'apprendre !
 Quoi, César alarmé refuse de m'entendre !
 Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui ;
 Et je vois que Memnon est d'accord avec lui.
 Les états convoqués dans Bifance incertaine
 Fatigant dès long-temps la grandeur souveraine
 Troublent l'empire entier par leur divisions ;
 Tout ce peuple s'enflame au feu des factions !
 Et moi, dans mes devoirs à jamais renfermée,
 Sourde aux bruyans éclats d'une ville alarmée,
 A mon époux soumise, & cachant ma douleur
 Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur !
 Peut-être il me prépare un avenir terrible.
 Le ciel en le formant l'a rendu trop sensible.
 Si jamais Alexis en ce funeste lieu,
 Trahissant ses sermens. — Que vois-je juste Dieu !



SCENE IV.

I R E N E , A L E X I S , Z O É.

DAIGNEZ souffrir ma vue , & bannissez vos craintes.

Je ne m'égare point en d'inutiles plaintes.
 J'étais né pour ce trône , où s'assied votre époux.
 Et j'ose dire ici que j'étais né pour vous.
 Le destin me ravit la grandeur souveraine :
 Il m'ôta plus encore , il me ravit Irene :
 Mes services peut-être en Orient rendus ,
 Auroient pu mériter les biens que j'ai perdus.
 Mais lorsque sur le trône on plaça Nicéphore ,
 La gloire en ma faveur ne parlait point encore ;
 Et n'ayant pour appui que nos communs ayeux
 Je n'avois rien tenté qui dût m'approcher d'eux.
 Trébifonde aujourd'hui par mes armes soumise ,
 Les Scythes repoussés , Artaxate conquise ,
 Servent du moins d'excuse à ma témérité :
 Je reviens à vos pieds , & je me suis flatté
 Qu'aujourd'hui sans rougir vous pourriez reconnaître
 Dans le sang dont je suis , le sang qui vous fit naître.

I R E N E.

Prince que faites-vous ? Dans quel temps , dans quels lieux
 Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux ?

Vous connoissez trop bien quel joug m'a captivée ;
 La barrière éternelle entre nous élevée ;
 Nos devoirs , nos sermens , & sur-tout cette loi ,
 Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
 Pour calmer de César l'injuste défiance ,
 Il vous aurait suffi , d'éviter ma présence.
 Vous n'avez pas prévu ce que vous hasardez ;
 Vous me faites frémir — seigneur — vous vous perdez.

ALEXIS.

Quand je tremble pour vous, pourrois-je être coupable ?
 Ma présence à César doit être redoutable.
 Quoi donc ! suis-je à Bisance ? est-ce vous que je vois ?
 Est-ce un Sultan jaloux qui vous tient sous ses loix ?
 Êtes-vous dans la Grèce une esclave d'Asie ,
 Qu'un despote barbare achète en Circassie ?
 Qu'on enferme en prison sous des monstres cruels
 A jamais invisible au reste des mortels ?
 César a-t-il changé dans sa sombre rudesse
 L'esprit de l'Occident, & les mœurs de la Grèce ?

IRENE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
 Vous le savez assez tout est changé pour moi.

ALEXIS.

Hors , mon cœur , le destin le forma pour Irene :
 Il brave des Césars la grandeur souveraine :
 Il la croit égale. — Quoi vos derniers sujets
 Vers leur impératrice auront un libre accès !
 Tout mortel jouira du bonheur de sa vue
 Nicéphore à moi seul l'aura-t-il défendue ?

Et suis-je un criminel à ses yeux offensés ?

Allez , je le ferai plus que vous ne pensez.

J'ai trop été sœur

Je suis réduite à l'être ;

Seigneur , souvenez-vous que César est mon maître.

Non pour un tel honneur César n'étoit point né :

Il m'arracha le bien , qui m'était destiné :

Il n'en étoit pas digne , & le sang des Cornélius

Ne vous fut point promis pour servir dans ses chaînes :

Qu'il gouverne s'il peut de sa tremblante main

Ces débris malheureux de l'empire romain ,

Qu'aux campagnes de Thrace , aux murs de Trébisonde

Transporta Constantin pour le malheur du monde ;

Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous ;

Qu'il règne s'il le faut , je n'en suis point jaloux :

Je le suis de vous seule , & jamais mon courage

Né lui pardonnera votre indigne esclavage.

Vous cachez des malheurs dont vos pleurs sont garands ;

Et les usurpateurs sont toujours des tyrans ;

Mais si le ciel est juste , il se feroit peut-être

Qu'il devait à l'empire un moins indigne maître.

Trop vains regrets ! Je suis esclave de ma soeur

Seigneur , je l'ai donnée : elle n'est plus à moi !

Ah ! vous m'en la deviez.

I R E N E.

Et c'est à vous de croire

Qu'il ne m'est pas permis d'en garder la mémoire.

Je fais des vœux pour vous, & vous m'épouvantez.

U N G A R D E.

Seigneur, César vous mande.

A L E X I S.

au garde.

Il me verra. — Sortez, —

Oui, je vais lui parler. Une telle entrevue

Ne doit point alarmer votre ame combataue :

Ne craignez rien pour lui. Ne craignez rien de moi.

A son sang comme au mien je fais ce que je doi.

Chère Irene foyez tranquille & rassurée. (*il sort.*)

I R E N E.

De quel faïssissement mon ame est pénétrée !

Que je sens à la fois de foiblesse & d'horreur !

Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.

Que veut-il ? — Va Zoé, commande que sur l'heure

On parcourre en secret cette triste demeure,

Ces sept affreuses tours, qui depuis Constantin

Ont vu tant de héros terminer leur destin.

Rends-moi compte de tout. Prends pitié de ma crainte.

Z O É.

J'irai, j'observerai cette terrible enceinte.

Mais je tremble pour vous. Un maître soupçonneux

Vous condamne peut-être, & vous proscriit tous deux.

Dans ce jour orageux que prétendez-vous faire ?

I T E

I R E N E.

Garder à mon époux ma foi pure & sincère :
 Dompter ma passion si son feu rallumé
 Renaissait dans ce cœur autrefois enflammé :
 Demeurer de mes sens maîtresse souveraine ,
 Si la force est possible à la faiblesse humaine ;
 Ne point combattre en vain mon devoir & mon sort ,
 Et ne déshonorer , ni mes jours , ni ma mort.

Fin du premier Acte.

ACTE

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

A L E X I S , M E M N O N .

M E M N O N .

OUI vous êtes mandé ; mais César délibère.
 Dans son inquiétude , il consulte , il diffère.
 Avec ses vils flatteurs en secret enfermé ,
 Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé.
 Mais nous avons le temps de nous parler encore :
 Ce salon qui conduit à ceux de Nicéphore
 Mène aussi chez Irene ; & je commande ici.
 Sur tous vos conjurés n'ayez aucun souci.
 Je les ai disposés ; une vaillante escorte
 Du rempart des sept tours ira saisir la porte.
 Les autres sont armés sous un habit de paix ;
 Et sans donner d'ombrage emplissent ce palais.
 Nicéphore vous craint ; mais j'ai sa confiance :
 Il se croit assuré de mon obéissance ;
 Tout est en sûreté.

A L E X I S .

Rustan , Phédon , Arbas ,
 Polémon , sont-ils prêts ?

B

M E M N O N.

Seigneur n'en doutez pas.

Leur troupe jusqu'à vous doit s'ouvrir un passage :
 Leur amitié , leur zèle , & sur-tout leur courage ,
~~Vaudront pour vous servir dans ces périls pressans~~
 Les mercenaires bras payés par les tyrans.

A L E X I S.

Les états assemblés soutiendront ma querelle.
 Mais le peuple ?

M E M N O N.

Il vous aime ; au trône il vous appelle ;
 Sa fougue est inconstante , elle éclate à grand bruit ;
 Un instant la fait naître , un instant la détruit.
 J'enflamme cette ardeur , & j'ose encor vous dire
 Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.
 Paraissez seulement , mon prince ; & vous ferez
 Du sénat , & du peuple , autant de conjurés.
 Dans ce palais sanglant , séjour des homicides ,
 Les révolutions furent toujours rapides :
 Vingt fois il a suffi pour changer tout l'état
 De la voix d'un pontife , ou du cri d'un soldat.
 Ces révolutions sont des coups de tonnerre
 Qui dans des jours fereins éclatent sur la terre.
 Plus ils sont imprévus , moins on peut échapper
 A ces feux dévorans , dont on se sent frapper.
 Nous avons vu passer ces ombres fugitives
 Fantômes d'empereur élevés sur ces rives ,
 Tombant du haut du trône , en l'éternel oubli ,

Où leur nom d'un moment se perd enseveli.
 Il est temps qu'à Bifance on reconnaisse un homme
 Digne des vrais Césars, & des beaux jours de Rome.
 Bifance offre à vos mains le souverain pouvoir.
 Ceux que j'ai vu régner n'ont eu qu'à le vouloir.
 Portés dans l'hipodrome ils n'avaient qu'à paraître
 Décorés de la pourpre, & du sceptre d'un maître.
 Au temple de Sophie un prêtre les sacrait :
 Et Bifance à genoux soudain les adorait.
 Ils avaient moins que vous d'amis, & de courage ;
 Ils avaient moins de droits ; tentez le même ouvrage :
 Recueillez les débris de leurs sceptres brisés.
 Vous réglez aujourd'hui, seigneur, si vous l'osez.

A L E X I S.

Moi si je l'oserais ! j'y vole en assurance.
 Je mets aux pieds d'Irene & mon cœur & Bifance.
 J'ai de l'ambition, & je hais l'empereur —
 Mais de ces passions qui dévorent mon cœur,
 Irene est la première ; elle seule m'atime.
 Pour elle seule, ami, j'aurais pu faire un crime :
 Mais on n'est point coupable en frappant les tyrans ;
 C'est mon trône après tout, mon bien que je reprends :
 Il m'enlevait l'empire, il m'ôtait ce que j'aime.

M E M N O N.

Je me trompe, seigneur, ou l'empereur lui-même
 Doit s'expliquer à vous dans ce lieu retiré.
 Y consentirez-vous ?

A L E X I S.

Où je lui répondrai.

B 1

Déjà paraît la garde elle m'est confiée :
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques secrets desseins ,
Son ordre ne sauroit passer que par mes mains.
Soyez sûr mais il vient.

S C E N E II.

NICÉPHORE , ALEXIS , MEMNON , les gardes
se retirent.

N I C É P H O R E.

P RINCE votre présence
A jetté dans ma cour un peu de défiance.
Aux bords du Pont-Euxin vous m'avez bien servi.
Mais quand César commande , il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple.
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin
Que sur un ordre exprès émané de ma main.

A L E X I S.

Je ne le croyais pas. Les états de l'empire
Connaissent peu ces loix que vous voulez prescrire.
Et j'ai pu sans faillir remplir la volonté
D'un corps auguste & saint , & par vous respecté.

N I C É P H O R E.

Je le protégerai tant qu'il sera fidèle.

Craignez de l'imiter : mais lorsqu'il vous rappelle :
 C'est moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin
 Sortez dès ce moment des murs de Constantin,
 Vous n'avez plus d'excuse : & si vers le Bosphore
 L'astre du jour qui luit vous revoit encore ,
 Vous n'êtes plus pour moi qu'un sujet révolté :
 Vous ne le ferez pas avec impunité.
 Voilà ce que César a prétendu vous dire.

A L E X I S.

Les grands , de qui la voix vous ont donné l'empire ;
 Qui m'ont fait de l'état le premier après vous ,
 Seigneur , pourront fléchir ce violent courroux.
 Ils connaissent mon nom , mon rang , & mon service ;
 Et vous-même avec eux vous me rendrez justice ;
 Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés
 Que , de vos ennemis , mon bras a délivrés.
 Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
 Que la loi de l'état ne ravit qu'au coupable.

N I C É P H O R E.

Vous osez le prétendre ?

A L E X I S.

Un simple citoyen
 L'oserait , le devrait ; & mon droit est le sien.

N I C É P H O R E.

Ecoutez. Je suis las d'une telle arrogance.
 Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.

A L E X I S.

Vous me connaissez mal : un cœur tel que le mien
 Sait braver la menace , & ne peut craindre rien.

Mes services passés, ma valeur, ma naissance,
 Pourront me garantir d'une injuste puissance.
 Je ne partirai point.

N I C O É P H O R E.

Eh bien, c'en est assez.

(à Memnon.)

Servez l'empire, & moi, vous qui m'obéissez.

(Il donne un billet à Memnon.)

S C E N E III.

A L E X I S, M E M N O N.

IL se livre à nos coups.

A L E X I S.

Il faut d'abord m'apprendre

Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

M E M N O N.

Lisez.

A L E X I S. (après avoir lu.)

Dans son conseil l'arrêt était porté.

Je m'attendais sans doute à cette arrocité,

Il se flattait qu'en maître il condamnait Commène.

Il a signé ma mort.

M E M N O N.

Il a signé la sienne.

D'esclaves entouré, ce tyran ténébreux,

Ce despote aveuglé, m'a cru lâche comme eux.

Mais achevez , lisez cet ordre impitoyable.

A L E X I S. (*relisant.*)

Plus que je ne pensais Nicéphore est coupable.

Irene prisonniere ! est-il bien vrai Memnon ?

M E M N O N.

Le tombeau pour les grands est près de la prison.

A L E X I S.

De ce complot sanglant Irene est-elle instruite ?

M E M N O N.

Elle en peut soupçonner & la cause & la suite.

Le reste est inconnu.

A L E X I S.

Gardons de l'affliger.

Et sur-tout, cher ami, cachons-lui son danger.

La conjuration doit être découverte :

Mais c'est quand on saura ma victoire, ou ma perte.

M E M N O N.

Du peuple soulevé j'entends déjà les cris.

A L E X I S.

Nous n'avons qu'un moment ; je règne, ou je péris !

Le sort en est jeté , combattons Nicéphore ;

Allons, braves amis, dont mon destin m'honore ;

Marchons sans balancer.



SCÈNE IV.

ALEXIS, IRENE.

I R E N E.

Où courez-vous, ô ciel !
 Alexis arrêtez : que faites-vous cruel !
 Demeurez ; rendez-vous à mes soins légitimes :
 Je viens vous épargner des malheurs & des crimes.
 Les peuples sont armés ; déjà de toutes parts
 Le sang des citoyens coule au nom des Césars :
 Il ne m'est plus permis dans ma douleur muette
 De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
 Mon père en ce moment, par le peuple excité,
 Revient vers ce palais qu'il avait déserté.
 Le pontife le suit, & dans son ministère
 Du Dieu que l'on offense atteste la colère.
 Ils vous cherchent tous deux dans ces cruels momens.
 Seigneur, écoutez-les.

A L E X I S.

Irene, il n'est plus temps ;
 La querelle est trop grande, elle est trop engagée,
 Je les écouterai quand vous serez vengée.

(Il part avec les soldats.)



SCENE V.

IRENE seule.

IL me fuit ! que deviens-je ? & quel affreux tourment !
 Mon époux va périr, ou fraper mon amant !
 Je me jette en ses bras, ô Dieu qui m'as fait naître !
 Toi qui fit mon destin, qui me donnes du maître !
 Conduis mes pas, soutiens cette faible raison !
 Rends la vie à ce cœur, qui meurt de son poison !
 Rends la paix à l'empire, aussi bien qu'à moi-même !
 Conserve mon époux : commande que je l'aime.
 Tu fais tout ; tu peux tout ; les malheureux humains
 Sont les vils instrumens de tes divines mains.
 Dans ce désordre affreux veille sur Nicéphore !
 Et quand pour mon époux mon désespoir t'implore,
 Si d'autres sentimens me font encor permis,
 Dieu, qui fais pardonner, veille sur Alexis !

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Ils sont aux mains, rentrez.

IRENE.

Et mon père ?

ZOÉ.

Il arrive.



Il fend les flots du peuple ; & la foule craintive ;
 De femmes , de vieillards , d'enfans , qui dans leurs bras
 Poussent au ciel des cris , que ce ciel n'entend pas.
 Le pontife sacré par un secours utile ,
 Aux blessés , aux mourans , en vain donne un asyle :
 Les vainqueurs acharnés immolent sur l'autel
 Les vaincus échappés à ce combat cruel.
 Ne vous exposez point à ce peuple en furie :
 Je vois tomber Bifance , & périr la patrie
 Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;
 Mais ne vous perdez pas en voulant la sauver.
 Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

I W E N E.

Non Zoé , le ciel veut que je tombe avec elle.
 Non , je ne dois pas vivre en nos murs embrasés ,
 Au milieu des tombeaux que mes mains ont creusés.

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

IRÈNE, ZOÉ.

NOTRE unique parti , madame , était d'attendre :
 L'irrévocable arrêt que la destin va rendre.
 Un Scythe aurait bien pu dans les rangs des soldats
 Appeller les dangers , & chercher le trépas.
 Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages
 La dureté des mœurs a produit ces usages.
 La nature a pour nous établi d'autres loix.
 Soumettons nous au sort , & quel que soit son choix
 Résignons nous à lui sans plaintes inutiles.
 On attend d'Alexis des jours doux , & tranquilles.
 Il règne sur les cœurs , il porte en ce combat
 Ce bras , ce même bras , qui défend le état.
 Le plus grand des secours est dans la voix publique
 Autant qu'elle déteste un pouvoir despotique ;
 Autant elle chérit un héros opprimé.
 Il vaincra , puisqu'on l'aime ,

IRÈNE.

Eh que fert d'être aimé ?
 On est plus malheureux ; & je sens que moi-même

Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime ;
D'interroger mon cœur , & d'oser seulement
Demander du combat quel est l'événement ?
Quel sang a pu couler , quelles sont les victimes ?
Combien dans ce palais j'ai rassemblé de crimes !
Ils sont tous mon ouvrage.

Z O É.

A vos justes douleurs
Voulez-vous des remords , ajouter les terreurs ?
Votre père a quitté la retraite sacrée ,
Où sa triste vertu se cachait ignorée :
C'est pour vous qu'il révoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde ; il rentre pour sa fille.
Dans ce même palais , où régna sa famille
Vous trouverez en lui les consolations
Que le destin refuse à vos afflictions.
Jetez-vous dans ses bras.

I R E N É.

M'en trouvera-t-il digne ?
Aurais-je mérité que cet effort m'insigne
Le ramène à sa fille en ce cruel séjour ?
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour ?



I R E N É

Je ne puis plus résister.

Je ne puis plus résister à la vue de son père.

SCENE II.

I R E N E , L É O N C E , Z O É .

I R E N E .

EST-CE vous que je vois ? est-ce vous que j'embrasse ?
 O mon père , venez consoler ma disgrâce !
 Quoi ! vous quittez pour moi le séjour de la paix ?
 Helas ! qu'avez vous vu dans celui des forfaits ?

L É O N C E .

Les murs de Constantin font un champ de carnage.
 J'ignore , grâces aux cieux , quel étonnant orage ,
 Quels intérêts de cour , & quelles factions
 Ont enfanté soudain ces désolations.
 On m'apprend qu'Alexis armé contre son maître
 Avec les révoltés avait osé paraître.
 L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait ;
 L'autre que devant lui son empereur fuyait :
 On croit César blessé ; le combat dure encore
 Des portes des sept tours au canal du Bosphore :
 Le tumulte , la mort , le crime est dans ces lieux :
 Je viens vous arracher de ces murs odieux.
 Si vous avez perdu dans ce combat funeste
 Un empire , un époux , que la vertu vous reste.
 J'ai trop vu de Césars en ce sanglant séjour
 De ce trône avili renversés tour à tour.
 Celui de Dieu , ma fille , est seul inébranlable.

I R E N E.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable,
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon sort.

S C E N E : I I I.

IRENE , ZOÉ , LÉONCE , MEMNON , Suite.

M E M N O N.

IL n'est plus de tyran ; c'en est fait, il est mort.
Je l'ai vu ; c'est en vain qu'étouffant sa colère,
Et tenant sous ses pieds ce fatal adversaire,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner :
Les peuples dans son sang brûlaient de se baigner.
Madame , Alexis régne , à ses vœux tout conspire :
Un instant a changé le destin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par ses mains le trône des Césars ,
Qu'il rappelle la paix , à vos pieds il m'envoie,
Interprète & témoin de la publique joie.
Pardonnez à sa bouche en ce même moment
Ne vous annonce pas ce grand événement :
Si le soin d'arrêter le sang , & le carnage
Loin de vos yeux encore occupe son courage :
S'il n'a pu rapporter à vos sacrés genoux
Des lauriers que ses mains n'ont cueilli que pour vous.
Je vole à l'hippodrome ; au temple de Sophie ;
Aux états assemblés pour sauver la patrie.

Nous allons tous nommer du saint nom d'empereur
Le vrai héros de Rome, & son libérateur, (*il sort.*)

I R E N E.

Que dois-je faire, ô Dieu !

L É O N C E.

Croire un père, & le suivre.

Dans ce séjour de sang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécration à la postérité.
Je fais que Nicéphore eut trop de dureté.
Mais il fut votre époux, respectez sa mémoire :
Les devoirs d'une femme, & surtout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le sang, le sang de votre époux :
Ce n'est qu'un droit barbare, un devoir qui se fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.
Mais c'est un crime affreux qui ne peut s'expier
D'être d'intelligence avec le meurtrier.
Contemplez votre état. D'un côté se présente
Un jeune audacieux, de qui la main sanglante
Vient d'immoler son maître à son ambition.
De l'autre est le devoir, & la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime :
C'est vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

I R E N E.

J'écoute vos conseils. Ils sont justes seigneur,
Ils sont sacrés ; je fais qu'un respectable usage
Prescrit la solitude à mon fatal veuvage :
Dans votre asyle saint je dois chercher la paix.

Qu'en ce palais sanglant je ne connus jamais.
 J'ai trop besoin de fuir , & ce monde que j'aime ,
 Et son prestige horrible & de me fuir moi-même.

L É O N C E .

Venez donc cher appui de ma caducité ;
 Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté :
 Croyez qu'il est encore au sein de la retraite
 Des consolations pour une ame inquiète.
 J'y trouvai cette paix , que vous cherchiez en vain ;
 Je vous y conduirai ; j'en connais le chemin.
 Je vais tout préparer , jurez à votre père
 Par le Dieu qui m'amène , & dont l'œil vous éclaire ,
 Que vous accomplirez dans ces tristes remparts
 Les devoirs imposés aux veuves des Césars.

I R E N E .

Ces devoirs , il est vrai , peuvent sembler austères ;
 Mais s'ils sont rigoureux , ils me sont nécessaires.

L É O N C E .

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous.

I R E N E .

Quand je dois l'oublier , pourquoi m'en parlez-vous ?

L É O N C E .

Ta douleur m'attendrit : ma fermeté s'étonne ;
 Je vois tous tes combats , & je te les pardonne.
 Ah ! je n'abuse point ici de mon pouvoir ;
 L'inexorable honneur a dicté ton devoir :
 Crois-moi ; ne doute pas que le ciel ne permette
 Que le calme renaisse au sein de la retraite :
 Le feu des passions n'a que quelques instans :

Le

Le prestige bientôt cède à l'absence, au temps;
Et quand l'illusion est enfin dissipée,
La paix rentre à jamais dans l'âme détrompée.

RENÉE. — (Avec douleur.)

Hélas ! quoique bien loin de pouvoir espérer
Cette paix qu'à mon cœur vous osez assurer,
Je fais que j'aurais dû vous demander par grâce
Ces fers que vous m'offrez, & qu'il faut que j'embrasse,
Après l'orage affreux que je viens d'effuyer
Dans le port avec vous il faut tout oublier :

J'ai hâï ce palais lorsque une cour flatteuse
M'offrait de vains plaisirs, & me croyait heureuse :
Quand il est teint de sang je le dois détester :
Eh ! quel regret, seigneur, j'aurais-je à le quitter ?
Dieu m'en a commandé par l'organe d'un père :
Je lui vais obéir ; je vais vous satisfaire :
J'en fais entre vos mains un serment solennel :
Je descends de ce trône ; & je marche à l'autel.

ÉDMOND. — (Avec douleur.)

Adieu, souvenez-vous de ce serment terrible.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

RENÉE, ZOE.

QUEL est ce jour nouveau, qu'à votre cœur sensible
Un père impose encore en ce jour effrayant ?

ÉDMOND. — (Avec douleur.)

Oui je le veux remplir ce rigoureux serment.
 Oui je veux conformer mon fatal sacrifice :
 Je change de prison ; je change de supplice.
 Toi , qui toujours présente à mes tourmens divers
 Au trouble de mon cœur , au fardeau de mes fers ,
 Partageas tant d'ennuis , & de douleurs secrètes ,
 Offeras-tu me suivre au fond de ces retraites
 Où mes jours malheureux vont être ensevelis ?

Z O É.

Les miens dans tous les temps vous sont assujettis.
 Je vois que notre sexe est né pour l'esclavage.
 Sur le trône en tous temps ce fut votre partage.
 Ces momens si brillans , si courts , & si trompeurs
 Qu'on nommait vos beaux jours , étaient de longs
 malheurs :
 Souveraine de nom , vous serviez sous un maître :
 Et quand vous êtes libre , & que vous devez l'être ,
 Le dangereux fardeau de votre dignité
 Vous replonge à l'instant dans la captivité.
 Les usages , les loix , l'opinion publique ,
 Le devoir , tout vous tient sous un joug tyrannique.

I R E N E.

Je porterai ma chaîne ; il ne m'est plus permis
 D'oser m'intéresser aux destins d'Alexis.
 Je ne puis respirer le même air qu'il respire :
 Qu'il soit à d'autres yeux le sauveur de l'empire ,
 Qu'on chérisse dans lui le plus grand des Césars ,
 Il n'est qu'un criminel à mes tristes regards.

Il n'est qu'un parricide : & mon ame est forcée
 A chasser Alexis de ma triste pensée ,
 Si dans la solitude où je vais renfermer
 Des sentimens secrets trop prompts à m'alarmer ,
 Je me ressouvenais qu'Alexis fût aimable ,
 Qu'il était un héros ; je serais trop coupable.
 Va , ma chère Zœe , va presser mon départ.
 Sauve-moi d'un séjour que j'ai quitté trop tard.
 Je vais trouver soudain le pontife & mon père :
 Et je marche sans crainte au jour pur qui m'éclaire.
 Ciel ! - (en voyant Alexis.)

S C E N E V.

ALEXIS , IRENE , ZOE. (Gardes qui se retirent après
 avoir mis un trophée aux pieds d'Irene.)

ALEXIS.
 JE mets à vos pieds dans ce jour de terreur
 Tout ce que je vous dois , un empire & mon cœur.
 Je n'ai point disputé cet empire funeste.
 Il n'était rien sans vous. La justice céleste
 N'en devait dépouiller d'indignes souverains
 Que pour le rétablir par vos augustes mains.
 Réglez , puisque je régle ; & que ce jour commence
 Mon bonheur , & le vôtre , & celui de Bifance.

IRENE.

Quel bonheur effroyable ! Ah prince ! oubliez-vous
 Que vous êtes couvert du sang de mon époux ?

ALEXIS
 Ah ! j'avais trop prévu ce reproche terrible.
 D'avance il déchirait cette âme trop sensible
 Entraîné, combattu, partagé tour-à-tour,
 Tremblant ; presque à regret j'ai vaincu pour l'amour
 Oui ! Dieu m'en est témoin, & je le jure encore :
 Toujours dans le combat j'évitais Nicéphore :
 Il me cherchait toujours ; & lui seul a forcé
 Ce bras dont le destin, malgré moi, l'a percé.
 Ne m'en punissez pas ; & laissez-moi vous dire,
 Que pour vous, non pour moi, j'ai reconquis l'empire.
 Il est à vous, madame ; & je n'ai conspiré
 Que pour voir sur vos jours mon amour rassuré,
 Mais je veux de la terre effacer sa mémoire :
 Que son nom soit perdu dans l'éclat de ma gloire :
 Que l'empire romain dans sa félicité,
 Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
 Je fais que ces grands coups la première journée
 Font murmurer la Grèce, & l'Asie étonnées :
 Il s'élève soudain des censeurs, des rivaux,
 Bientôt on s'accoutume à ses maîtres nouveaux :
 On adore en tremblant leur puissance établie :
 Qu'on sache gouverner, madame, & tout s'oublie.
 Après quelques momens d'une juste rigueur
 Que l'intérêt public exige du vainqueur.
 Rameçons les beaux jours d'Auguste & de Livie
 Qui régnerent en paix sur la terre asservie.

IRENE
 Alexis, Alexis ne nous abusons pas.

Les forfaits & la mort ont marché sur nos pas.
Le sang crie, il s'élève, il demande justice.
Meurtier de César, suis-je votre complice ?

A L E X I S.

Ce sang fauçoit le vôtre, & vous m'en punissez ?
Ne suis-je qu'un coupable à vos yeux offensés ?
Un despote jaloux, cruel, impitoyable,
Grace au seul nom d'époux, est pour vous respectable ?
Ses jours vous sont sacrés ? & votre défenseur
N'était donc qu'un rebelle, & n'est qu'un ravisseur ?
Contre votre tyran quand j'osais vous défendre
A tant d'ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

I R E N E.

Je n'étais point ingrate. Un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes sens déchirés.
Vous plaindrez une femme en qui, dès son enfance,
Son cœur & ses parens formèrent l'espérance
De couler de ses ans l'inaltérable cours,
Sous les loix, sous les yeux du héros de nos jours.
Vous faurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie
A ses devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

A L E X I S.

Quoi ! vous pleurez, Irene, & vous m'abandonnez !

I R E N E.

A nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

A L E X I S.

Eh ! qui donc nous condamne ? une loi fanatique,
Un respect insensé pour un usage antique,

Embrassé par un peuple amoureux des étours,
Méprisé des Césars, & sur-tout des vainqueurs !

I R E N E.

Nicéphore au tombeau me retient asservie.
Et sa mort nous sépare-entor plus que sa vie.

A L E X I S.

Chère & fatale frêne, arbitre de mon sort,
Vous vengez Nicéphore, & me donnez la mort.

I R E N E.

Vivez, régnez sans moi ; rendez heureux l'empire
Le destin vous l'ordonne. Il veut qu'un autre expire.

A L E X I S.

Et vous daignez parler avec cette bonté ?
Et vous vous obstinez à tant de cruauté ?
Que m'offrirait de pis la haine & la colère ?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?
Un père, je le vois, vous contraint de me fuir :
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir ?

I R E N E.

A moi-même, Alexis.

A L E X I S.

Non, je ne le puis croire.
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire.
Vous ne renoncez point au sang dont vous fortez :
A vos sujets soumis ; à vos prospérités ;
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.
Votre père vous trompe ; une imprudente erreur

Après l'avoir séduit , a séduit votre cœur.
 C'est un nouveau tyran , dont la main vous opprime :
 Il s'immola lui-même , & vous fait sa victime.
 N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?
 Sort-il de son tombeau pour nous persécuter ?
 Plus cruel envers vous que Nicéphore même ,
 Veut-il assassiner une fille qu'il aime ?
 Je cours à lui , madame ; & je ne prétends pas
 Qu'il donne contre moi des loix dans mes états.
 S'il méprise la cour , & si son cœur l'abhorre ,
 Je ne souffrirai pas qu'il la gouverne encore.
 Et que de son esprit l'imprudente rigueur
 Persécute son sang , son maître , & son vengeur.

Z O É (qui revient.)

Madame on vous attend. Léonce votre père ,
 Le ministre de Dieu qui règne au sanctuaire
 Sont prêts à vous conduire avec sécurité
 Dans l'asyle sacré , par vous-même arrêté.

I R E N E.

C'en est fait je vous suis.

A L E X I S.

Et moi je vous devance.
 Je vais de ces ingrats réprimer l'insolence :
 M'assurer à leurs yeux du prix de mes travaux :
 Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.



SCENE VI.

I R E N E seule.

QUE vais-je devenir ! comment échapperai-je
 Au précipice affreux , au redoutable piège
 Où mes pas égarés sont conduits malgré moi ?
 Mon amant a tué mon époux , & mon roi ;
 Et , sur ce corps sanglant , cette main forcenée
 Ose allumer pour moi les flambeaux d'hyménée !
 Il veut que cette bouche aux marches de l'autel
 Jure à son meurtrier un amour éternel !
 Oui , je l'aimais , ô ciel ! & mon ame égarée
 De ce poison fatal est encore enivrée.
 Que voulez-vous de moi dangereux Alexis ?
 Amant que j'abandonne , amant que je chéris
 Me forcez-vous au crime ? & voulez encore
 Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore ?

Fin du troisieme Acte.

A C T E . I V .

S C E N E P R E M I E R E .

I R E N E , Z O É .

Z O É .

QUOI vous n'avez osé , timide , & confondue ,
D'un père & d'un amant soutenir l'entrevue ?
Ah ! madame , en secret auriez-vous pu sentir
De ce départ fatal un juste repentir ?

I R E N E .

Moi !

Z O É .

Souvent le danger dont on bravait l'image
Au moment qu'il approche , étonne le courage :
La nature s'effraie ; & nos secrets penchans
Se relèvent dans nous plus forts , & plus puissans .

I R E N E .

Non , je n'ai point changé ; je suis toujours la même :
Je m'abandonne entière à mon père , qui m'aime .
Il est vrai , je n'ai pu dans ce fatal moment ,
Soutenir les regards d'un père & d'un amant .
Je ne pouvais parler , tremblante , évanouie
Le jour se refusait à ma vue obscurcie :
Mon sang s'était glacé ; sans force , & sans secours

Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.
 Rendrai-je grace aux mains dont je suis secourue ?
 Soutiendrai-je la vie , hélas ! qu'on m'a rendue ?
 Si Léonce paraît , je fens couler mes pleurs ;
 Si je vois Alexis , je frémis , & je meurs ;
 Et je voudrais cacher à toute la nature
 Mes sentimens , ma crainte , & les maux que j'endure.
 Ah ! que fait Alexis ?

Z O É.

Il veut en souverain
 Vous forcer aux autels à recevoir sa main.
 A Léonce , au pontife il s'expliquait en maître.
 Dans ses emportemens j'ai peine à le connaître.
 Il ne souffrira point que vous osiez jamais
 Disposer de vous-même & sortir du palais.

I R E N E.

Ciel qui lit dans mon cœur , qui vois mon sacrifice ,
 Tu ne souffriras pas que je sois sa complice !

Z O É.

Que vous êtes en proie à de tristes combats !

I R E N E.

Tu les connais : plains moi ; ne me condamne pas.
 Tout ce que peut tenter une faible mortelle
 Pour se punir soi-même , & pour régner sur elle ,
 Je l'ai fait , tu le fais : je porte encor mes pleurs
 Au Dieu dont la bonté change dit-on les cœurs.
 Il n'a point exaucé mes plaintes assidues :
 Il repousse mes mains vers son trône étendues :
 Il s'éloigne.

Z O É.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez un amant.

I R E N E.

Hélas ! si je le puis.

Z O É.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

I R E N E.

En voulant l'étouffer, l'allumerais-je encore ?

Z O É.

Alexis ne veut vivre, & régner que pour vous.

I R E N E.

Non, jamais Alexis, ne sera mon époux.

Z O É.

Eh bien, si dans la Grèce un usage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement sépare
Du reste des humains les veuves des Césars ;
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuse, est-ce un ordre suprême
Que, du haut de son trône, ait prononcé Dieu même ?
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer ?

I R E N E.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

Z O É.

Ainsi, loin du palais où vous futes nourrie,
Vous allez, belle Irene, enterrer votre vie ?

I R E N E.

Je ne fais où je vais. Humains, faibles humains,
Régions-nous notre fort ? est-il entre nos mains ?

SCENE II.

I R E N E , Z O É , M E M N O N .

M E M N O N .

J'APPORTE à vos genoux les vœux de cet empire.
 Tout le peuple , madame , en ce grand jour n'aspire
 Qu'à vous voir réunir par un nœud glorieux.
 Les restes adorés du sang de vos aïeux.
 Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie :
 Réparez nos malheurs par la publique joie :
 Vous verrez à vos pieds le sénat , les états ,
 Les députés du peuple , & les chefs des foldats
 Solliciter , presser cette union chérie ,
 D'où dépend désormais le bonheur de leur vie.
 Assurez les destins de l'empire nouveau ,
 En donnant des Césars formés d'un sang si beau :
 Sur ce vœu général que ma voix vous annonce ,
 On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce :
 Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.
 Périisse du tyran jusqu'à son souvenir. (*il sort.*)

I R E N E .

Eh bien ! tu vois mon fort ! suis-je assez malheureuse.
 Ce vain projet rendra ma peine plus affreuse.
 De céder à leurs vœux il n'est aucun espoir.



SCÈNE III.

I R È N È , L É O N C È .

L É O N C È .

MA fille, il faut me suivre, & fuir en diligence
 Ce séjour odieux fatal à l'innocence.
 Cessez de redouter, en marchant sur mes pas,
 Les efforts d'un tyran qu'un père ne craint pas.
 Contre ces noms fameux d'Auguste, d'invincible,
 Un mot au nom du Ciel est une arme terrible:
 Et la religion, qui leur commande à tous,
 Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux.
 Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple,
 L'emporte sur sa pourpre; & lui commande au temple
 Vos honneurs avec moi plus sûrs & plus constants,
 Des volages humains, seront indépendans.
 Ils n'auront pas besoin de frapper le vulgaire
 Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
 Vous avez trop appris qu'elle est à dédaigner.
 C'est loin du trône enfin que vous allez régner.

I R È N È .
 Je vous l'ai déjà dit : sans regret je le quitte.
 Le nouveau César vient ; je part , & je l'évite.

(elle sort.)

L É O N C È .

Je ne vous quitte pas.

SCENE IV.

ALEXIS, LÉONCE.

ALEXIS.

C'EN est trop, arrêtez :
 Pour la dernière fois père injuste écoutez :
 Ecoutez votre maître à qui le sang vous lie ;
 Et qui pour votre fille a prodigué sa vie,
 Celui qui , d'un tyran , vous a tous délivrés.
 Ce vainqueur malheureux , que vous désespérez.
 Le souverain sacré des autels de Sophie ,
 Dont la cabale aliène à la vôtre est unie ,
 Contre moi vous seconde ; & croit impunément
 Ravir au nom du ciel Irene à son amant.
 Je vous ai tous servis , vous , Irene , & Hifance :
 Votre fille en était , la juste récompense ;
 Le seul prix qu'on devait à mon bras , à ma foi ;
 Le seul objet enfin qui soit digne de moi.
 Mon cœur vous est ouvert , & vous savez si j'aime.
 Vous venez m'enlever la moitié de moi-même :
 Vous qui dès le berceau nous unissant tous deux
 D'une main paternelle aviez formé nos nœuds :
 Vous par qui tant de fois elle me fut promise ,
 Vous me la refusez lorsque je l'ai conquise !
 A trahir ses sermens c'est vous qui la forcez ,
 Barbare ! & c'est à moi que vous la ravissez !

Sur cet heureux lien , devenu nécessaire ,
Injustement l'objet d'une rigueur austère ,
Sourd à la voix publique , oubliant mon devoir ,
L'amour & l'amitié fondaient tout mon espoir.
Ne vous figurez pas que mon cœur s'en détache.
Il faut qu'on me la cède , ou que je vous l'arrache.
Embrassez un fils tendre , & né pour vous chérir :
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

L É O N C E R.

Ne soyez l'un ni l'autre ; & tachez d'être juste.
Rapidement porté jusqu'à ce trône auguste ,
Méritez votre gloire. Ecoutez-moi , seigneur :
Je ne puis ni flatter , ni craindre un empereur :
Je n'ai point déserté ma retraite profonde.
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde ;
Aux passions des grands , à leurs vœux emportés ;
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités.
Qui ne sert que son Dieu n'en a point d'autre à dire.
Je vous parle en son nom comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé ; je dois vous découvrir.
Le crime , & les dangers où vous voulez courir.
Sachez que sur la terre il n'est point de contrée ,
De nation féroce , & du monde abhorrée ,
De climat si sauvage , où jamais un mortel
D'un pareil sacrifice osât souiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle , & la terre qui crie :
» Tes mains à ton monarque ont arraché la vie :
» N'épouse point sa veuve. Ou si de cette voix
Vous osez dédaigner les éternelles loix ,

Allez ravir ma fille , & cherchez à lui plaire ;
Teint du sang d'un époux , & de celui d'un père.
Frappez.

ALEXIS.

Moi vous frapper ! Ah ! malgré mon courroux
Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
La dureté du vôtre est-elle inaltérable ?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable ?
Et regretterez-vous votre persécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur ?
Oui ! je le suis , Léonce ; & personne n'ignore
A quelle cruauté se porta Nicéphore.
Mon bras à l'innocence a dû servir d'appui :
Détrôner le tyran sans m'armer contre lui
Tel était mon dessein ; sa fureur éperdue
A poursuivi ma vie , & je l'ai défendue.
Si malgré moi ce fer a pu trancher son sort ;
C'est le fruit de sa rage , & le crime du fort.
Tendre père d'Irene ! hélas ! soyez mon père.
D'un juge sans pitié quittez le caractère.
Ne sacrifiez point & votre fille & moi
Aux superstitions qui vous servent de loi.
N'en faites point une arme odieuse & cruelle ;
Et ne l'enfoncez pas d'une main paternelle
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révéler ;
Et que votre vertu se plait à déchirer.
Tant de sévérité n'est point dans la nature.
D'un affreux préjugé laissez-là l'imposture :
Cessez

LÉONCE.

L É O N C E.

Dans qu'elle erreur votre esprit est plongé !
La voix de l'univers est-elle un préjugé ?

A L E X I S :

Vous disputez , Léonce ; & moi je suis sensible.

L É O N C E. Je le suis comme vous : Le ciel est inflexible.

A L E X I S :

Vous le faites parler ; vous me forcez cruel ,
A combattre à la fois & mon père & le ciel.

Plus de sang va couler pour cette injuste Irene
Que n'en a répandu l'ambition romaine.

La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger :

Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager :

Je briserai l'autel défendu par vous-même ,

Cet autel en tout temps rival du diadème ,

Ce fatal instrument de tant de passions ,

Chargé par mes aïeux de l'or des nations ,

Cimenté de leur sang , entouré de rapines.

Vous me verrez , ingrat , sur ces vastes ruines ,

De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux ,

Au milieu des débris du sang & des tombeaux.

L É O N C E :

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême ,

Alors quelle est sans frein s'abandonne elle-même ?

Je vous plains de régner.

A L E X I S :

Je me suis emporté ,

Je le sens , j'en rougis : mais votre cruauté ,

D

Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Insulte avec plus d'art, & porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

L É O N C E.

J'attendrai donc, seigneur,
Que l'équité m'appelle & parle à votre cœur.

A L E X I S.

Non, vous n'attendrez point, décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

L É O N C E.

Voilà mon sang, vous dis-je; & je l'offre à vos coups.
Respectez mon honneur; il est plus fort que vous.

(Il sort.)

S C E N E V.

A L E X I S seul.

QUE Léonce est heureux ! assis sur le rivage
Il regarde en pitié ce turbulent orage,
Qui de mon triste règne a commençé le cours.
Sa malheureuse fille empoisonne mes jours.
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père,
Aux discours infensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'espérais sont tous mes ennemis;
J'aime, je suis César, & rien ne m'est soumis !
Quoi ! je puis sans rougir dans les champs du carnage,
Lorsqu'un Saythe, un Germain succombe à mon
courage.

Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux
 Enlever son épouse à la face des Dieux,
 Sans qu'un prêtre, un soldat ose lever la tête:
 Aucun n'ose douter du droit de ma conquête:
 Et mes concitoyens me couronneront d'honneur,
 La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer!
 Ah! c'est trop en souffrir, persécuteurs d'Irène:
 Vous qui des passions ne sentez que la haine!
 Laissez-moi mon amour, rien ne peut arracher
 De mon cœur éperdu, l'espoir d'un bien si cher.
 Malgré le fanatisme, & la haine, & l'envie
 Je saurai m'assurer du bonheur de ma vie.

Fin du quatrième Acte.

 A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.
EN bien, chère Zoé, que venez-vous m'apprendre ?

ZOÉ.

Dans son appartement, gardez-vous de vous rendre :
 Léonce & le pontife épouvantent son cœur :
 Leur voix sainte & terrible y porte la terreur :
 Gémissante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
 Nos tristes soins à peine ont rappelé sa vie.
 Du palais des Césars ardents à l'arracher
 Dans la tombe d'un cloître ils vont enfin cacher
 Du reste de la terre Irene abandonnée.
 Des veuves des Césars telle est la destinée.
 On ne verrait en vous qu'un tyran furieux ;
 Un soldat sacrilège, un ennemi des cieux ;
 Si, voulant abolir ces usages sinistres,
 De la religion vous braviez les ministres.
 L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
 De ne point écouter un imprudent courroux :
 De la laisser remplir ces devoirs déplorables
 Que des maîtres sacrés jugent inviolables.

Des maîtres où je suis ! j'ai cru n'en avoir plus.

(*Les gardes paroissent Memnon à leur tête.*)

A moi gardes , venés , mes ordres absolus

Sont que , de cette enceinte , aucun mortel ne sorte :

Qu'on soit armé par-tout , qu'on veille à cette porte :

Allés. On apprendra qui doit donner la loi :

Qui de nous est César , ou le pontife , ou moi.

Et vous Zoé , rentrez ; avertissez Irene

Qu'elle est impératrice , & qu'elle s'en souvienn.

(*à Memnon.*)

Ami , c'est avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends.

De briser en un jour tous les fers des tyrans.

Nicéphore est tombé ; chassons ceux qui nous restent :

Ces tyrans des esprits que mes chagrins détestent.

Que le père d'Irene à l'instant arrêté

Reste dans le palais comme moi respecté.

Mais que , sans voir sa fille & contraint au silence ,

Il ne séduise plus les peuples de Bifance.

Que cet ardent pontife au palais soit gardé.

Un autre plus soumis par mon ordre est mandé ,

Qui sera plus docile à ma voix souveraine.

Constantin , Théodose , en ont trouvé sans peine :

Plus criminels que moi dans ce même séjour ,

Les cruels n'avaient pas l'excuse de l'amour.

M E M N O N.

Je hais autant que vous ces censeurs intraitables ,

Dans leur austérité , toujours inébranlables :

Ennemis de l'état , ardens à tout blâmer :
 Tyrans de la nature , incapables d'aimer.

A L E X I S.

A ce poste important , non moins que difficile ,
 J'ai pensé mûrement , tu peux être tranquille :
 Toi qui lis dans mon cœur , il ne t'est point suspect :
 Pour la religion tu connais mon respect :
 J'ai fais choix d'un mortel , dont la douce sagesse
 Ne mettra dans ses soins l'orgueil ni la rudesse :
 Pieux sans fanatisme , & fait pour s'attirer
 Les cœurs que son devoir l'oblige d'éclairer :
 Quand des ministres saints , tel est le caractère :
 La terre est à leurs pieds , les aime & les révere.

M E M N O N.

Les ordres de l'état , avilis , abattus ,
 Vont être relevés , seigneur , par vos vertus.
 Mais songez que Léonce est le père d'Irene :
 Et , quoiqu'il ait voulu la former pour la haine ,
 Elle chérit ce père ; & même pour appui
 Irene en ce grand jour après vous n'a que lui.
 Pardonnez ; mais je crains que cette violence
 Ne soit , au cœur d'Irene , une éternelle offense.
 Ménagez ses esprits par la crainte égarés.
 Vous la voulez fléchir , vous la désespérez.

A L E X I S.

Il est vrai. Mais veux-tu que je laisse auprès d'elle
 Un farouche ennemi de ma grandeur nouvelle :
 Un stoïque inflexible , un maître impérieux
 Qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux ?

Qui lui faisant sur-tout un crime de me plaire ,
 Et tournant à son gré ce cœur simple & sincère ,
 Gouvernant sa faiblesse , & trompant sa candeur ,
 Saura s'accoutumer à m'avoir en horreur ?
 Je veux régner sur elle ainsi que sur Bifance :
 La couvrir des rayons de ma toute puissance :
 Et que ce maître altier , qui veut donner la loi
 Respecte enfin sa fille , & la serve avec moi.
 (Memnon sort & Zoé arrive.)

S C E N E I I.

A L E X I S , Z O É.

Z O É.

REFUSANT d'écouter un avis salutaire ,
 Vous offensez Irene en la privant d'un père.

A L E X I S.

A ce vieillard cruel on va rendre du moins
 Ce qu'on lui doit ici de respects , & de soins.
 Et sa fille un moment dérobée à sa vue ,
 Dès qu'elle aura parlé sera soudain rendue.
 Généreuse Zoé , vous savez mes desseins ;
 Et tout ce que j'espère , & tout ce que je crains.
 Je n'ai point ordonné qu'une odieuse fête
 Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête :
 Je n'insulterai point à ces préventions
 Que le temps enrachine au cœur des nations.
 J'ai voulu préparer cet hymen où j'aspire ,

Loin du peuple importun , qu'un vain spectacle attire.
 Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux
 Avec simplicité la main de mes aïeux :
 N'admettant pour garants de la foi qu'on se donne ,
 Que deux amis , un prêtre , & le ciel qui pardonne.
 C'est là que , devant Dieu , je veux donner mon cœur.
 Est-il indigne d'elle ? inspire-t-il l'horreur ?
 Dites-moi par pitié si son ame agitée ,
 Aux offres que je fais , recule épouvantée :
 Si mon empressement ne peut que l'indigner :
 Enfin si je l'offense en la faisant régner.

Z O É.

Ce matin , je l'avoue , en proie à ses alarmes
 Votre nom prononcé faisait couler ses larmes :
 Mais , depuis le moment où son père a parlé ,
 L'œil fixe , le front pâle , & l'esprit accablé ,
 Elle garde avec nous un farouche silence :
 Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
 De ses troubles secrets & de ses déplaisirs :
 Ses yeux n'ont plus de pleurs , & sa voix de soupirs.
 De quelque grand dessein profondément frappée ,
 Son ame toute entière en paraît occupée.
 A nos empressements elle n'a répondu
 Que d'un regard mourant , d'un visage éperdu.
 Ne pouvant repousser de sa sombre pensée
 Le douloureux fardeau dont elle est oppressée.
 Mais , où mon œil me trompe , ou jusqu'en ce séjour ,
 Je la vois s'avancer par ce secret détour.

ALEXIS.

C'est elle-même , ô ciel !

ZOÉ.

Elle paraît troublée :

Sa vue à notre aspect montre une ame accablée :

Elle avance vers vous , mais sans vous regarder :

Je ne fais quelle horreur semble la posséder.

ALEXIS.

Irene est-ce bien vous ? Quoi ! loin de me répondre ,

A peine d'un regard elle veut me confondre !

IRENE. (*Un des soldats qui l'accompagne lui approche un fauteuil.*)

Un siège. Je succombe. En ces lieux écartés ,

Attendez-moi , soldats. Alexis , écoutez.

SCENE III.

ALEXIS, IRENE, ZOÉ.

IRENE.

JE reviens vous chercher , & n'en fait point d'excuse.

Sur mon intention je crains peu qu'on m'accuse :

Et l'on saura bientôt si j'ai dû vous parler :

D'un reproché assez grand je puis vous accabler :

Mais je fais commander à ma juste colère.

Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un père :

Vous cherchez contre vous encore à soulever

Cet empire , & ce ciel que vous osez braver.

Je vois l'emportement de cet affreux délire ,

Avec cette pitié qu'un frénétique inspire ;
 Et je ne viens à vous que pour vous retirer
 De l'effrayant abyme où je vous vois entrer.
 Je plains de vos sens l'aveuglement funeste :
 On ne peut le guérir. Un seul parti me reste.
 Allez trouver mon père ; obtenez son pardon.
 Revenez avec lui. Croyez que la raison,
 Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
 La voix du sang qui parle à son ame attendrie,
 Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
 Un moment peut finir nos malheureux débats.
 Allez. Ramenez-moi le vertueux Léonce.
 Sur mon sort avec vous je consens qu'il prononce.
 Puis-je y compter ?

A L E X I S.

J'y cours , sans rien examiner.

Ah ! si j'osais penser qu'il pût me pardonner
 Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie :
 Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie :
 Je vais tout réparer : oui , malgré ses rigueurs
 Je veux qu'avec ma main sa main sèche vos pleurs.
 Vous l'avez entendu ; le bonheur où j'aspire,
 Fait le bien de l'état , la gloire de l'empire :
 Mais du vœu général loin de me prévaloir ,
 A vous , à mon amour je voulois vous devoir.
 Irène , croyez-moi , ma vie est destinée
 A vous faire oublier cette affreuse journée.
 Votre père adonci ne verra dans moi ,
 Qu'un fils tendre & soumis , digne de votre foi.

Si trop de sang pour vous fut versé dans la Trace;
 Mes bienfaits répandus en couvriront la trace :
 Si j'offensai Léonce, il verra tout l'état
 Expier avec moi cet indigne attentat.
 Vous régnerez tous deux : ma tendresse n'aspire
 Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire.
 Oui, mon cœur se partage entre vous,
 Irene ; & je reviens son fils , & votre époux,
 (il sort.)

I R E N E.

Suivez ses pas, Zoé. Vous qui me fûtes chère.
 Vous le ferez toujours.

S C E N E I V.

I R E N E (se levant.)

EH bien , que vais-je faire ?
 Je ne le verrai plus ! tandis qu'il me parlait ,
 Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait.
 Il te fuit, Alexis. Ah ! si tant de tendresse ,
 Par de nouveaux sermens attaquait ma faiblesse ,
 Cruel ! malgré les miens , malgré le ciel jaloux ,
 Malgré mon père & moi tu serais mon époux.
 Qu'as-tu dit , malheureuse ! en quel piège arrêtée ,
 Dans quel gouffre d'horreurs es-tu précipitée ?
 Regarde autour de toi ; vois ton mari sanglant ,
 Egorgé sous tes yeux des mains de ton amant .

Il était après tout ton maître légitime :
 L'image de Dieu même , il devient ta victime !
 Vois son fier meurtrier le jour de son trépas ,
 Elevé sur son trône , & volant dans tes bras !
 Et tu l'aimes barbare ! & tu n'as pu le taire !
 Dans ce jour effrayant de pompe funéraire
 Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur
 De tes crimes secrets consommés dans ton cœur.
 Il va joindre à ta main sa main de sang fumante !
 Si ton père éperdu devant toi se présente
 Sur le corps de ton père il te faudra marcher
 Pour voler à l'amant qu'il te vient arracher !

(elle fait quelques pas.)

Nature , honneur , devoir , religion sacrée !
 Vous me parlez encore ; & mon ame enivrée
 Suspend à votre voix ses vœux irrésolus !

(elle revient.)

Si mon amant paraît je ne vous entends plus.
 Dieu que je veux servir ! Dieu puissant que j'outrage !
 Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage !
 Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer ?
 Qu'ai-je fait ? tu le fais , tout mon crime est d'aimer.

(elle se rassied.)

Malgré mon repentir , malgré ta loi suprême ,
 Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même.
 Il règne , il t'a vaincu dans mes sens obscurcis.

(elle se relève.)

Eh bien ! voilà mon cœur ; c'est là qu'est Alexis.

(elle tire un poignard.)

Je te venge de lui. Je te le sacrifie.

Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(elle se frappe , & tombe sur un fauteuil.)

SCENE DERNIERE.

IRENE mourante, ALEXIS, LÉONCE.

ALEXIS.

JE vous ramène un père ; & je me suis flatté
Que nous pourrions fléchir sa dure austérité.
Que sa justice enfin, me jugeant moins coupable,
Daignerait. Juste Dieu ! quel spectacle effroyable !
Irene ! chère Irene !

LÉONCE.

O ma fille ! ô fureur !

ALEXIS (se jettant à ses genoux.)

Quel démon t'inspirait ?

IRENE. (à Alexis.) (à Léonce.)

Mon amour , votre honneur.

J'adorais Alexis , & je m'en suis punie.

(Alexis veut se tuer , Memnon l'arrête.)

LÉONCE.

Ah ! mon zèle funeste eut trop de barbarie.

IRENE (leur tendant les mains.)

Souvenez-vous de moi plaignez tous deux mon
fort.

Ciel ! prends soin d'Alexis : & pardonne ma mort.

(62)

ALEXYS (à genoux d'un côté.)

Irene! Irene! ah Dieu!

LEONCE (de l'autre côté à genoux.)

Déplorable victime!

I R E N E.

Pardonne Dieu clément; ma mort est-elle un crime?

F I N.



74754016



